

Gaston CALMETTE
Directeur-GérantRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)POUR LA PUBLICITÉ
S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »
ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESANT
FondateurRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N°s 102.45 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE
DE NOTRE
Supplément Littéraire
DE DEMAIN

ALFRED CAPUS..... Darwin
DUPONT-FERRIER..... Les Courses
MICHEL AUBÉ..... L'histoire de l'Empire libéral
SONIA..... Petits cahiers d'une étrangère
LÉON GOSSET..... L'Anglais qui jugea Louis XVI
P. LOTT, A. FRANCE, CARMEN SYLVA, PAUL BOURGET, H. ROCHERFORT, M. DE VOÛGE, J. AICARD, J. MOREAS, P. LOUIS..... Fraternité dans le deuil
MAURICE TRUBERT..... Un dîner à Yildiz-Kiosk
ANDRÉ BEAUNIER..... A travers les Revues
EDMOND CLÉRAY..... Les barrières définites et le Métro
JACQUES CHENYÈVRES..... Paroisse
HENRI LAUSSEDA..... Gambetta et la navigation aérienne
M^{me} DE SAINTE-SUZANNE..... Dans les ruines d'Angkor
PRINCE DE HOHENLOHE..... Mémoires
Page Musicale
AIMÉ LACHAUNE..... Madrigal

Van le Terrible

C'est ainsi que l'histoire justicière appellera le tyran de Seine-et-Oise, cet opulent député de Suburbe, qui despoise les hippodromes.

Les routes ne sont pas sûres en ce moment dans sa contrée. On est exposé à y rencontrer en plein midi M. Craissac avec son fidèle Pataud, et, la nuit, le monstre lui-même, M. Bertheaux.

Tout le monde connaît Pataud, qui représente l'esprit des ténérès à la Confédération générale du travail, mais M. Abel Craissac, bien que membre de la Commission supérieure du même travail, de la Commission supérieure d'hygiène publique, et de plusieurs autres sociétés savantes, n'est guère apprécié que des spécialistes. C'est comme qui dirait le Pataud du cheval.

Quant à M. Bertheaux, ainsi que nul ne l'ignore, c'est un agent de change qui a mal tourné, il s'est mis prolétaire après fortune faite. Ayant quitté la corbeille de la Bourse pour le parterre fleuri du Palais-Bourbon, il ne spéculait plus que sur la baisse des ministères et fait toutes ses opérations fin Clemenceau. Il s'était jadis constitué avec ses économies un portefeuille qui croyait de tout repos, celui de la guerre; on le lui a pris; il en est resté stupide.

Ce nouveau Courriel est présentement à la tête d'une bande de politiciens de grand chemin qui, faute de diligences, — il n'en passe plus dans les parages de sa caverne électorale, — attaquent les fourgons dans lesquels les chevaux de race se font transporter sur le turf, et qu'on appelle des vans.

Un public immense, où les étrangers étaient en nombre, se pressait sur l'hippodrome d'Auteuil pour le championnat annuel qui met en présence les meilleurs steeple-chasers de France et d'Angleterre. Tout le monde était à son poste, même le soleil; il ne manquait plus que les chevaux et le Président de la République. Le temps se passait; on s'impacientait, on s'inquiétait, on s'étonnait même, car l'exactitude est la politesse des chevaux de courses depuis qu'ils voyagent sur l'aile des vans. Enfin on apprit avec stupeur que ces généreux coursiers avaient été arrêtés au sortir de Maisons-Laffitte par une poignée de syndicalistes, le récit de ce colloque amical arriva au passage affreusement travesti. On ne parlait de rien moins que de menaces brutales, de grossières mises en demeure, de poings fermés, de revolvers entrevus et de bannières séditieuses déployées au beau milieu de la route; on prêtait même à M. Craissac, dont le langage est toujours si mesuré, cette grossière apostrophe, renouvelée des plus mauvais jours du répertoire :

« Place aux honnêtes chevaux qui vont à pied !
On qualifiait avec une extrême sévérité la présentation d'un drapeau rouge à des bêtes accoutumées à tourner bride en présence de cet emblème du faux départ. Bref, les commentaires d'une foule de délinquants grossissaient démesurément la

touchante manifestation du carrefour de Bezons. Il ne fallût rien moins que l'intervention énergique de la police pour faire rentrer dans le devoir une population qui, méconnaissant la beauté d'un tel spectacle, se plaignait de ne point voir, en ce jour solennel, des chevaux sur un champ de courses et le chef de l'Etat dans la tribune présidentielle, où le corps diplomatique s'était rendu à son invitation.

En vérité, une leçon était due à cette foule décadente qui ne s'émouvait que si l'on touche à ses plaisirs du moment, et qui subira sans révolte l'impôt sur le revenu, après avoir vu sans colère la profanation de ses temples. Trop imprévoyant pour prendre alarme des menaces dirigées contre ses intérêts matériels du lendemain et des atteintes portées à ses intérêts spirituels de l'au-delà, il faut, pour la mettre en fureur, gêner ses paris de courses; c'est qu'aussi bien ceux-ci se règlent au comptant, alors qu'est si lointaine l'échéance du *Grand Event* qui fait l'objet du pari de Pascal sur l'existence de Dieu, — le seul pari que le plus antireligieux des gouvernements n'ait pas encore songé à organiser en Mutuel !

Soyons donc sans inquiétude pour le Grand Prix.

Si don Craissac de la Céruse et son fidèle Pataud s'acheminent prétendant faire confesser aux passants la beauté de la C. G. T. du Toboso, tout porte à croire qu'ils ne seront pas traités avec plus de ménagements que ne le furent, sur la route de Tolède, les illustres protagonistes d'un autre roman héroïque.

Cette guerre en dentelles, dont les récits de combats s'émaillent de descriptions de toilettes estivales, se terminera donc vraisemblablement dimanche par une bataille finale où il ne sera versé que des flots d'or à pleins guchets, et, quand la nuit tombera sur ce long-champ de carnage, elle le trouvera jonché seulement de tickets du Pari mutuel.

En attendant cette grande date, on tient des meetings, on vote des ordres du jour, on a des entrevues avec les ministres et des interviews avec les gazetiers; M. Pataud rentre dans les coulisses pour y préparer une grève des danseuses; le curé Meslier, — pardon ! il est devenu docteur, — ayant perdu la foi se rattrape sur des chevaux à forte cote et prépare sans doute un nouveau testament qui celui-là ne sera pas écrit dans le style d'un cheval de carrosse, comme disait son illustre parrain; l'infatigable Craissac, venu à Paris en sabotant, recueille une modeste aisance tout en présidant à la constitution d'une société d'encouragement pour l'amélioration du sort des lads; et M. Bertheaux, après avoir procédé à la distribution des drapeaux, M. Bertheaux, que Boileau souhaiterait en vain de rendre plus retenu, interpelle sur son propre cas le ministère, avec un aplomb que rien ne déconcerte.

« Eh bien ! l'en a un qu'ilot ! » proclament ses apprentis jockeys, avec l'accent qui donnait tant de charme aux apercus de miss Campton dans la *Revue des Folies-Bergère*.

Aussi bien tout cela finira par des couplets de revue de fin d'année sur l'air de *Lad Digue Digue*, ou sur celui de la *Barrière du Maine* :

C'est Bertheaux et quelques lads
Qu'ont fait du mal à Longchamp !

Mais, peut-être, dans bien des siècles, alors que l'œuvre politique de M. Bertheaux aura disparu tout entière, une légende mythologique confondra-t-elle vaguement le héros de Maisons-Laffitte avec un autre Titan, fils de Titan, lad, enseveli sous l'Etna par la colère des dieux.

LA VIE DE PARIS

Plus de Loteries!...

On va supprimer les loteries. Il paraît qu'il y en avait trop; et quelques-unes d'entre elles ne faisaient plus leurs affaires. Alors, il n'y en aura plus du tout. Et cela diminuera d'autant la petite quantité d'espérance sur laquelle vivent beaucoup de bonnes gens qui ont placé leur argent dans l'avenir. On en lancera peut-être une encore, qui sera la dernière, « une loterie de liquidation », et puis ce sera fini !

Hélas ! on ne verra plus, à la devanture des bureaux de tabac, ces jolis billets si tentants, qui, de loin, avaient déjà un peu l'air de billets de banque, séduction charmante et promesse flatteuse. On s'approchait et l'on voyait, sur ces gages de bonheur, de belles images allégoriques, symboles de charité, petits enfants qui allaient mieux, vieillards qui trouvaient un asile, dames drapées dans des robes helléniques et qui répandaient leurs bienfaits évangéliques.

Ainsi, le billet de loterie offrait, à qui en faisait l'appointement peu ruineux, une double satisfaction : c'était une bonne œuvre que vous encouragez; et puis, en outre, vous gagnerez peut-être le gros lot !... Selon votre caractère, vous étiez plus particulièrement sensible à ceci ou à cela; et si, les deux idées vous plaisaient ensemble, vous aviez bien le droit de vous considérer comme un brave homme qui a, pour les autres et pour lui-même, une amitié analogue. C'est déjà très bien !...

Il y avait, pour les loteries, une clientèle assidue. Un grand nombre de Parisiens, et dans plusieurs classes de la société, prenaient volontiers des billets pour toutes les loteries. La conséquence, évidemment, c'était beaucoup de déceptions. Mais, pour la modique somme qu'un billet représente, la déception n'était rien du tout à côté de la joie magnifique du lot bel et bien gagné.

Les amateurs faisaient leur choix avec un soin méticuleux. Les fins connaisseurs avaient leurs superstitions : ils voulaient que le nombre formé par le chiffre de leur billet compo-

sât tel total plutôt que tel autre. Et certains tenaient pour le fatidique treize, tandis que d'autres le fuyaient avec horreur. L'année dernière, le nombre vingt et un fut à la mode. Les spécialistes avaient remarqué — ou bien ils l'avaient cru — que la plupart des gros lots tombaient sur ce nombre. Et puis, au cours de plusieurs épreuves, le vingt et un perdit sa réputation. Alors, nous assistâmes au krach du vingt et un... Et je ne sais pas quel nombre fut, après lui, la vogue.

Les petites gens économisaient pour tenter la chance, la jolie chance, il courait de si belles et si attrayantes histoires de cantiniers qui étaient, du jour au lendemain, devenues millionnaires; de jardiniers que la fortune avait favorisés et qui tout à coup n'avaient plus qu'à acheter des châteaux historiques dont ils faisaient râtisser les parcs splendides par d'autres jardiniers; de facteurs enrichis et qui n'auraient plus porter des lettres de porte en porte, mais à qui l'on écrivait... pour leur emprunter de l'argent !...

Comment résister à la séduction de telles anecdotes ?... Et, quelquefois, on se cotisait pour acheter à quelques-uns le billet prometteur. Si le billet tenait sa gentille promesse, on partageait... Et il serait bien temps de se disputer alors. D'ailleurs, en général, on ne gagnait pas, et, ainsi, pas de dispute !...

Il est possible qu'on ait raison de supprimer les loteries, et il est probable qu'on ne va pas les supprimer sans motif. Mais quoi ? L'on peut aussi donner un mot de regret à cette petite chose qui disparaît et qui n'avait pas que des inconvénients.

Le billet de loterie, c'était la chance, le hasard, la fantaisie... Et notre vie moderne est si terre à terre, si prosaïque, si austèrement réglée, que cette souriante incertitude y mettait une grâce précieuse. Le fonctionnaire qui sait, dès sa jeunesse, qu'il sera augmenté à périodes fixes, régulièrement, jusqu'à sa vieillesse, jusqu'à sa retraite, n'a pas beaucoup de rêve dans sa destinée. Il suit pas à pas un programme qui manque un peu d'imprévu et de variété. A l'heure qu'il est, presque tout le monde est plus ou moins fonctionnaire, en ce pays : il y a tant de manières de l'être !... Le billet de loterie était, pour nos contemporains modestes, la chimère, la délicieuse chimère, le songe, l'idéal. Il était tout cela, — et à bas prix. Il était de la poésie pour les petites bourses. Il y avait du romantisme, en lui... Eh ! bien, le romantisme s'en va. Et nous serons de plus en plus positivistes. C'est dommage !...

Mais, consolez-vous, bonnes gens; toute la vie est une loterie qu'on ne supprimera pas. Seulement, c'est une loterie que les budgets de M. Caillaux rendent, hélas ! de plus en plus chère !...

André Nède.

Échos

La Température

Encore une journée à très grosses averse, hier, à Paris. En outre, le vent d'ouest souffle avec force, et le ciel, continuellement couvert d'épais nuages, reste toujours menaçant. D'ailleurs, les ondes sont fréquentes et générales. Le temps est donc excessivement froid, pour la saison, dans toute la région parisienne.

Température : 12° au-dessus de zéro à sept heures du matin; 17° le soir. La pression barométrique, peu variable, accusait, à midi, 758^{mm}.

La situation atmosphérique reste troublée sur l'ouest de l'Europe. La forte dépression signalée hier sur l'Angleterre s'est rapprochée de nos régions (Cherbourg, 748^{mm}).

En France, des pluies ont été très abondantes et accompagnées d'orages, notamment à Nantes, Dunkerque, Brest, Clermont et Toulouse.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 10° à Dunkerque, 12° à Boulogne, à Brest, à Lorient, à Limoges, à Belfort et à Besançon, 13° à Ouessant, à Nantes, au Mans et à Charleville, 14° à Bordeaux, à Clermont, à Nancy, à Lyon et à Certe, 15° à l'île d'Aix, à Biarritz, à Rochefort, à Toulouse et à Marseille, 18° à Perpignan, 20° à Orléans, 21° à Alger.

En France, des averse sont probables dans le nord, avec température très fraîche.

(La température du 24 juin 1908 était, à Paris : 14° au-dessus de zéro le matin et 24° l'après-midi; baromètre : 760^{mm}; ciel très nuageux.)

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Auteuil. — Gagnants du *Figaro* :

Prix du Rendez-Vous : Herkimer; Clarence III.
Prix du Défilé : Méléze; Orgerus.
Prix des Drags : Jumelle; La Corse.
Prix Soliman : Cappiello; Aveyron.
Prix Artus-Talon : Cantemir; Lucifer.
Prix Stuart : Languet de Chat; Supplie.

A Travers Paris

M. Fallières, accompagné du commandant Schlumberger, est allé saluer hier matin au Panthéon la tombe du président Carnot, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de ce dernier.

Les fils du président Carnot ont accompagné à la crypte le Président de la République, dans la visite n'a duré que quelques instants.

On grelottait presque, hier, à Paris. Les chapeaux de paille avaient disparu des têtes masculines, les boas et les revers entouraient à nouveau les cous frileux des Parisiennes; on relevait les vitres des autos, et le soir, une flambée n'eût point été mal venue.

Cependant de New-York cette dépêche nous arrive :

La chaleur cause de nombreuses prostrations. Il y a huit morts. Des milliers de gens dorment dans les parcs. L'humidité rend insupportable la chaleur aussi forte.

Voilà qui nous désole pour nos amis d'Amérique, mais qui nous réconcilie un peu avec notre automnal début d'été.

Les lads de la finance.

Une coutume courtoise veut que les agents de change de Paris ne se volent

point leurs employés. Un commis d'agent de change, désirant quitter l'étude où il travaille, n'entrera dans l'étude voisine qu'avec l'assentiment de son patron.

Or, M. Bertheaux, parlant l'autre jour à la tribune de la Chambre, s'est élevé avec indignation contre la solidarité des entraîneurs, lesquels, congédiant des lads sous prétexte qu'ils sont syndiqués, les empêchent ainsi de trouver un nouvel engagement.

Donc, ce qui est permis aux agents de change est interdit aux entraîneurs.

Vous êtes agent de change, monsieur Bertheaux.

Une mairie qui est un musée ! Il n'y a qu'à aller à Neuilly, pour voir cela.

Tous les muets, en effet, tous les clafonds des salons de la mairie de cette ville sont décorés de peintures signées par des maîtres.

Ce fut une idée de l'ancien maire de Neuilly, M. Huot. Il savait qu'en vertu du mouvement migrateur des artistes vers l'Ouest, tous les peintres fameux de la Plaine-Moncau, de l'Etoile, des Champs-Élysées prendraient des ateliers, ou des hôtels, sur le joli territoire qu'il administrait.

Et, en effet, c'est à Neuilly que Chartran et Dubufe travaillaient surtout naguère, et que travaillaient aussi Dagnan-Bouveret, Poipol, Gervex, Courtois, Aublet, Schommer...

M. Huot n'hésita pas à demander à ces artistes de décorer eux-mêmes « leur » mairie; et tous se mirent à l'œuvre, si bien que cette mairie est sans doute aujourd'hui la plus riche de France en toiles de maîtres, et qu'on vient de très loin — même d'Amérique, car rien de ce qui échappe aux Parisiens, à Paris ou autour de Paris, n'échappe aux Américains, — la visiter, comme on visite le Louvre et le Luxembourg.

C'est demain, au Trocadéro, dans l'admirable festival qui sera donné au bénéfice du sanatorium de Larue, que les Parisiens auront l'occasion d'entendre et d'applaudir Mme Tetrazzini, la grande cantatrice dont la voix splendide et l'art merveilleux ont triomphé récemment en Amérique et au Covent Garden de Londres.

Dinorah, Violetta et Lucie, elle a incarné toutes les grandes héroïnes de la musique classique ou moderne. En chacun de ses rôles, elle a été surprenante de virtuosité, d'heureuse originalité, de goût. Elle est une des plus justement célèbres cantatrices de notre époque; et Paris consacrera sa gloire charmante.

Les fêtes anniversaires de Solferino que l'on célèbre en ce moment-ci coïncident avec une véritable remise en faveur de tout ce qui a trait à l'histoire du second Empire, et avec la recherche passionnée de la part des fureteurs, de tous les documents, littéraires et artistiques, relatifs à cette époque.

Nous voyons, en effet, M. Pierre de Nolhac préparer à Versailles la galerie des illustrations du second Empire; elle ne pourra avoir moins de succès que la galerie Louis-Philippe que l'on inaugurerait récemment.

Compagnie des souvenirs, des portraits ont été également rassemblés et ne forment pas une des parties les moins curieuses des nouvelles collections. Bref, les passions de parti se sont complètement apaisées, et ce n'est plus aujourd'hui qu'un fanatique lacérerait au Louvre, où il brille, le merveilleux petit *Solferino* de Meissonnier, comme cela eût lieu au Luxembourg pour cette fine peinture. La glace qui le recouvre lui donne du précieux, mais est plutôt une coquetterie qu'une défense.

L'exode des Parisiens vers les villégiatures estivales a commencé déjà et les invitations s'échangent nombreuses entre amis qu'ont coutume de réunir les vacances. Ces réunions sont le prétexte de cadeaux aimables, mais dont le choix est souvent malaisé; aussi les plus avisés ont-ils résolu le délicat problème : ils offriront à leurs hôtes une de ces caisses assorties d'anisette, liqueurs diverses, cognacs et rhum de Marie Brizard et Roger, que l'on trouve partout et qui seront toujours accueillies avec le plus vif plaisir.

La soirée de gala fleurie que donne ce soir, vendredi, le Jardin de Paris, à l'occasion de la « journée des Drags », ne manquera pas d'attirer l'élite des notabilités parisiennes et étrangères.

L'état de cette belle fête sera encore rehaussé par les somptueuses toilettes de nos plus jolies Parisiennes, qui font de cette soirée un véritable tournoi de luxe et d'élégance.

Le Cinéma-Eclipse reproduira le défilé des Drags, l'aspect du Pesage et la course du prix des Drags.

Le « Pavillon de Bellevue » a retrouvé, dès le commencement de la saison, sa vogue coutumière auprès des Parisiens désireux de respirer le grand air et de se délasser un peu de leurs affaires et de leurs plaisirs, avant l'exode vers les plages et les stations estivales.

Parmi les notabilités dont nous avons relevé les noms sur le livre de l'Etablissement, citons : comte et comtesse de Chaumont-Guitry, M. et Mme Maurice Donnay, baronne de Pierrefeu, M. Abel Bourard, M. le professeur Pozzi, M. Francis Charmes, marquis et marquise du Tillet, comte Primoli, M. et Mme Marcel Prévost, M. Albert Flament, M. et Mme Houssaye, M. Paul Hervieu, etc.

Max et Maurice, les deux oranges-outangs du Jardin des Plantes qui servent de modèles à Frémiet pour son groupe

fameux, que l'on voit aujourd'hui à l'entrée de la galerie d'anatomie, sont morts.

Mais on n'a pas voulu que les restes de ces deux grandes célébrités simiesques fussent dispersés. Leurs squelettes, préparés avec soin, ont été placés dans les collections d'anthropomorphes du Muséum, avec ceux de plusieurs gorilles et chimpanzés, et notamment de Consul qui, il y a quelques années, fit courir tout Paris au music-hall où il se livrait, chaque soir, à tant de gentillesses.

Hors Paris

Audience et canotage.

Dans les Pouilles, non loin du promontoire Gargan, à quelques kilomètres de l'Adriatique, s'étend le lac de Lesina, grand comme six fois environ le lac d'Enghien. Ce lac est très poissonneux. Aussi s'élève-t-il sans cesse des conflits pour la pêche entre les deux propriétaires du lac, les frères Zacagnino, et les habitants de Lesina, commune située sur le lac et qui lui a donné son nom.

Le tribunal de Lucera s'occupait avant-hier d'un des mille incidents de ces conflits. Les propriétaires du lac avaient appelé trois des plus célèbres avocats d'Italie : les vingt citoyens de Lesina poursuivis avaient fait venir de Naples un jeune avocat de grand talent.

Pour mieux apprécier la nature du conflit, le tribunal prit une décision originale. Il se fit transporter avec les avocats sur le lac. Les juges avaient pris place sur une barque et les défenseurs de chaque partie avaient la leur. Derrière les juges, les avocats, et les entourant, d'autres barques portaient des gendarmes, car les passions locales étaient fort surexcitées.

L'audience dura neuf heures au milieu du lac. Du haut de leurs tribunes improvisées, les avocats des deux parties baillaient avec acharnement.

Une explosion d'enthousiasme accueillit la sentence : le tribunal donnait gain de cause aux habitants.

La politesse au pôle Sud.

Voici une charmante anecdote que raconte le lieutenant Shackleton au cours du banquet qui lui fut offert, il y a quelques jours, au Savoy Hotel à Londres.

Il se trouvait un soir sous sa tente avec plusieurs de ses compagnons d'expédition, lorsque tout à coup l'on entendit des appels dans la nuit :

— Êtes-vous occupé, Mawson ? demandait la voix dans l'obscurité.

— Oui, répondit Mawson.

— Très occupé ?

— Oui, très occupé.

— Si vous ne l'êtes pas trop cependant, Mawson, venez vite, je suis suspendu au-dessus d'une crevasse...

Et en fait, lorsqu'on se fut précipité à son secours, on trouva le gentleman si poli à bout de forces, se cramponnant avec quatre doigts seulement au-dessus d'un effroyable précipice.

Petits souvenirs wagnériens.

Deux deuil viennent d'attrister la petite ville de Bayreuth.

Ce ne sont point de grands personnages qui disparaissent; et cependant ces humbles eurent leur instant de célébrité et collaborèrent modestement à la réputation de l'antique cité de la Margrave. Mme Sammet et Mme Angermann sont mortes il y a quelques jours.

Sammet ! ce nom éveillera bien des souvenirs chez tous les pèlerins de Bayreuth, surtout ceux de la première heure. Qui n'a point goûté, préparés par les mains de l'honnête et placide hôte du Wagner-Museum, les Nibelungenkudeln, les Siegfriedsbratzen, les Brunnhilden Carbonates, les Götterdämmerungs Haxen etc., etc. ? Qui n'a inscrit son nom sur le fameux registre où les plus illustres apposaient leur signature ? Qui n'a entendu Sammet lui-même jouer sur son cor les motifs de la Tétralogie ou raconter les souvenirs de la « Grande Époque » ?

Morte aussi Babet Angermann. Elle avait quatre-vingt-trois ans et était la fondatrice de la Wagner Kneipe (Bayreuther Angermannianum). C'est chez elle que jadis Wagner allait prendre chaque jour son repas du soir.

La colombe, le bouchier et le cygne blanc sont en deuil. Sammet le bon « hôtelier des Muses » est bien triste...

A peine ouvert, le Royal-Hôtel d'E-vian-les-Bains connaît déjà le gros succès.

Il est vrai qu'à la perfection de cette admirable création est venue s'ajouter la collaboration du premier de nos chefs, le maître Escoffier, que la direction du Carlton et du Ritz de Londres, intimement liée au Royal, a galamment autorisé à relever de l'éclat de ses talents culinaires cette inauguration si réussie.

De Cambridge :

« A l'occasion du centenaire de Darwin, l'université de Cambridge a conféré le grade de docteur en sciences honoraire à M. Edmond Perrier, de l'Institut de France, au professeur Zeller, de Paris, au prince Roland Bonaparte, au professeur de zoologie Van Benedin, de Liège, au professeur Vejdowsky, de Prague, au professeur Chodat, de Genève. »

Nouvelles à la Main

On va lancer de nouveau le cuirassé Danton.

— Sur l'eau ?
— Mais bien sûr...
— Quelle imprudence !

M. Borelly, de l'observatoire de Mar-

seille, vient de découvrir une nouvelle comète dans la constellation du Triangle. — Du Triangle ! Encore un coup de la franc-maçonnerie.

Le Masque de Fer.

POUR LES SINISTRÉS DU MIDI

LE GALA DE L'OPÉRA

Le gala qui aura lieu demain, à l'Opéra, s'annonce décidément comme un succès sans précédent. A l'heure actuelle, il ne reste plus, en effet, une seule place à louer et la recette atteint le chiffre insperé de 60,000 francs, qui s'augmente encore des dons précieux que reçoit chaque jour le comité organisateur. C'est ainsi, par exemple, que M. Gaston-Dreyfus, président du syndicat des valeurs à terme, lui a adressé hier la somme de 10,000 francs, bien qu'il ne se trouve plus de loge disponible à laquelle il aurait droit. M. Louis Prat-Noilly ayant souscrit la dernière loge depuis trois jours déjà.

Comme nous l'avons annoncé, la représentation commencera à 8 h. 1/2 précises; en voici le programme définitif :

1^o *L'Artésienne* (farandole), de G. Bizet.
Les artistes du corps de ballet de l'Opéra, Orchestre sous la direction de M. A. Messager.

2^o *Roméo et Juliette* (2^e acte), de Ch. Gounod.
Roméo, M. Smirnov; Grégorio, M. Chapellon; Juliette, Mme Lipkowsky; Gertrude, Mme Goulancourt.

3^o *Le Vieil Aigle*, drame lyrique en un acte, poème et musique de M. Raoul Gunsbourg.

Le klan Asvad el Moslam, M. Chaliapine; Tolaik, son fils, M. Roussière; un esclave, M. Marvini; Zina, Mme Marguerite Carré. Orchestre sous la direction de M. Léon Jehu.

4^o *Les Chefs-d'œuvre de l'Opéra* : a) *Samson et Dalila* (2^e acte), de M. C. Saint-Saëns; Samson, M. F. Franz; Dalila, Mme Félicia Litvinne.

b) *La Damnation de Faust*, de Berlioz. Scène par Mlle Lucienne Bréval; 5^o *Thaïs*, de Massenet.

Scène par Mlle Lina Cavalieri; 6^o *Sigurd*, de R. Reyher. Scène par Mlle Louise Grandjean;

7^o *Dances russes*. A. — Mazurka par Mlle Vassilieva et M. Alexandroff;

LA CHAMBRE

Joué 24 juin.

INTERPELLATIONS

On interpelle. Ce n'est plus seulement le vendredi réglementaire; le jeudi même est pris, et il y a des reports pour chaque semaine. Aujourd'hui la parole appartient à MM. Chastenet et Messimy sur la « violation systématique des lois, décrets, règlements et contrats qui avaient pour but de protéger la beauté de Paris et dont la Chambre avait réclamé l'exécution ». Bonne idée, dont se réjouit l'esthétique. Si le développement qu'elle prendra laisse un peu de loisir à la Chambre, M. Allemane et Varenne, couple socialiste, interrogeront le gouvernement « sur les conditions dans lesquelles a été opérée à Rouen, dans la nuit du 4^{er} mai, l'arrestation de M. Marck ». Voilà le programme. Du pain tendre et du pain dur sur la planche!

Commençons par le pain tendre. On sait avec quel entraînement les architectes s'évertuent à défigurer Paris. On sait d'autre part avec quel zèle ingénieux ses vrais amis en défendent la beauté. Bien qu'il se déclare provincial d'origine et de goût, M. Chastenet fait partie de ces derniers. Il signale les résultats déplorables qu'a produits le décret de 1902 qui permet de construire des maisons de vingt mètres de hauteur, de trente mètres avec les combles. Ce décret a autorisé des saillies outrancières du plus déplorable effet. C'est ainsi qu'on a déshonoré la place de la Concorde et la place de l'Étoile, sans parler de la rue de Rivoli et de la place de l'Opéra. L'orateur estime que la responsabilité du sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts est engagée. Pourquoi ne pas appliquer les décrets et les lois? « N'est-il pas infiniment regrettable qu'on ait pu toucher à cette admirable ligne qui va de l'Hôtel de Ville à la place de la Concorde et devant laquelle, on l'a dit, a défilé toute l'histoire de France? Il faut espérer que M. Clemenceau, qui est un artiste, montera à la tribune et réparera en une heure le mal qu'il a laissé faire. »

La Chambre applaudit lorsque M. Mauguin, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, s'est efforcé de dissiper les inquiétudes. Les anciennes servitudes ne suffisent pas pour empêcher les bouleversements dont on se plaint; il faut classer, comme on l'a fait pour certains monuments, des rues et des places.

« Le gouvernement a décidé la nomination d'une commission qui sera chargée de coordonner les règlements et de faire le code de la beauté de Paris. »

M. Maurice Spronck a demandé à son tour que l'on revisât le décret de 1902, beaucoup trop élastique, mais il craint qu'on ne se heurte à de très vives oppositions. La garde des sceaux lui a répondu que des pourparlers étaient engagés avec le préfet de la Seine et qu'il espérait arriver à une solution conforme au désir des vrais Parisiens.

L'orateur a traité beaucoup d'autres questions, et il a été, lui aussi, très applaudi. Tout le monde a eu sa part de bravos.

M. Dujardin-Beaumetz s'est défendu d'être pour quelque chose dans les laideurs infligées à la plus belle capitale du monde. Il a confiance d'avoir fait tout son devoir; avec l'approbation du Parlement il continuera.

M. Desplas a plaidé la cause de la municipalité parisienne, un peu égarée par M. Maurice Spronck. A ses yeux, c'est le décret de 1902 qui est le seul coupable, et le procès que vient de lui faire à la tribune M. Chastenet est absolument justifié.

La discussion a fini par un ordre du jour de confiance dans lequel MM. Desplas et Chastenet ont invité le gouvernement à prendre les mesures nécessaires pour sauvegarder les beautés de Paris. Le gouvernement l'a accepté en s'inclinant.

Il était déjà tard, cependant la Chambre a voulu liquider tout de suite l'interpellation de MM. Allemane et Varenne sur l'arrestation de M. Marck.

C'est M. Varenne qui a pris la parole. Il a reproché à la police d'avoir commis plusieurs illégalités et aux magistrats d'avoir abusé de leurs pouvoirs.

M. Allemane lui a succédé à la tribune et a invoqué la liberté individuelle, sous prétexte qu'il n'y avait pas flagrant délit. « L'Empire n'allait pas aussi loin dans l'arbitraire que le gouvernement actuel. On a employé à l'égard de M. Marck des procédés de guet-apens. » Il va sans dire que les socialistes ont fait en applaudissant un vacarme d'enfer.

C'est le président du Conseil en personne qui a répondu à M. Allemane. Dans deux réunions publiques tenues le même jour, M. Marck a injurié le commissaire de police, qui a fini par l'arrêter dans un débit de boissons, et non pas dans un domicile privé.

Ici se place une interruption de M. Varenne, homme subtil qui a soutenu que son client n'avait pas injurié le commissaire, mais la police. Ce distingué, digne des Provinciales, a été accueilli par les exclamations ironiques des quatre cinquièmes de la Chambre. Alors, quelques communistes ont prétendu que M. Clemenceau les faisait espionner, mais le président du Conseil a donné sa parole que c'était un mensonge.

Les socialistes, un peu défrayés, n'ont rien trouvé de mieux à ce moment que de se rejeter sur M. Lépine auquel ils ont attribué je ne sais quelles notes de police.

M. Allard surtout a fait rage et a demandé au président du Conseil de frapper M. Lépine pris en flagrant délit. M. Clemenceau a répondu très simplement : « Je le couvre. »

On s'est espacé très longuement sur ces notes. M. Berteaux, M. Leboucq, M. Emmanuel Brousse ont parlé d'un véritable service de mouchardise, qu'ils se sont naturellement empressés de flétrir. Mais, une seconde fois, le président du Conseil leur a opposé un démenti en deux mots : « C'est faux. »

Il ne manquait plus à M. Allemane que de comparer M. Clemenceau à Fouché. C'est sur ce parallèle que la discussion a fini. L'affaire avait été très chaude, surtout lors de l'intervention de M. Berteaux.

La Chambre s'est trouvée en présence de trois ordres du jour, dont deux de blâme et le troisième de confiance absolue, présenté par MM. Pozzi, Lefort et Victor Morel.

Quelques députés ont demandé l'ordre du jour pur et simple; mais le président

du Conseil a objecté, qu'en présence des insinuations produites, il se voyait forcé de réclamer la confiance de la Chambre. L'ordre du jour pur et simple, qui a toujours la priorité, a été repoussé par 333 voix contre 194.

On a mis ensuite aux voix un ordre du jour de blâme sur lequel paraissait compter M. Binet. Il n'a réuni que 190 voix contre 316.

Enfin, l'ordre du jour de confiance a donné au gouvernement une majorité colossale : 302 voix contre 178.

Ces trois scrutins ont nécessité trois pointages en conformité d'un nouvel article du règlement, proposé il y a quelques jours par M. Arago, et qui avait été voté à l'unanimité par la Chambre. Aujourd'hui, elle a paru un peu agacée par son œuvre.

Il était huit heures et demie. Les interpellateurs avaient valu à leurs collègues une manière de lunch au gruyère et au jambon.

Demain, nouvelle bataille sur la politique générale. La politique spéciale n'a pas réussi aux socialistes.

Pas-Perdus.

LE SÉNAT

CRÉDITS SUPPLÉMENTAIRES

Le Sénat a momentanément interrompu la discussion du projet de retraites aux employés des chemins de fer, pour discuter d'urgence des crédits supplémentaires qui doivent être votés avant la fin du mois de juin.

M. Riou a profité de cette occasion pour demander au ministre des affaires étrangères quelques explications sur notre situation au Maroc.

Des nouvelles alarmantes, a dit en substance l'orateur, circulent. Des événements graves se déroulent dans ce pays où nous sommes exposés à voir demain un nouveau sultan remplacer celui d'aujourd'hui. Le Sénat serait heureux d'avoir à ce sujet quelques explications.

M. Riou a demandé aussi en terminant quelques renseignements sur la reconstruction de l'imprimerie nationale, et il prie les commissions chargées de rechercher les responsabilités engagées dans cette affaire, de dire au Sénat, par l'organe de leurs rapporteurs, où en sont leurs travaux.

M. Germain Perrier, rapporteur du budget de l'imprimerie nationale, constate, en répondant à M. Riou, que les dépenses s'élèvent aujourd'hui à près de six millions et que la reconstruction est loin d'être terminée.

Il doit être d'autre part, très réservé sur la question des responsabilités, toutefois il constate que, volontairement ou involontairement, le Parlement a été trompé.

Mais il importe de citer ici l'analytique. Le dialogue échangé entre le rapporteur et quelques membres du Sénat est particulièrement intéressant pour les contribuables qui payent les folies administratives :

M. Germain Perrier. — On a parlé au Parlement des frais de reconstruction sans lui laisser entendre que ces frais ne comprennent pas les frais d'aménagement et on lui a demandé ensuite 1,500,000 francs pour l'aménagement.

On lui a parlé d'une usine génératrice pour l'électricité, et il est apparu ensuite que cette usine n'était qu'une usine transformatrice et qui, pour avoir la force, il faudrait s'adresser à l'industrie privée et la payer.

Il y a encore l'histoire des planchers de l'usine. Primitivement, les planchers devaient être en ciment armé.

On s'aperçut qu'il y aurait là des conditions déplorables au point de vue hygiénique, mais on ne comprit cela malheureusement que lorsque tous les planchers furent établis. Alors on reprit le travail en sens inverse, on piocha...

M. le rapporteur général. — On a fait mieux : on bituma le ciment armé et par-dessus le bitume on posa les planchers ! (Exclamations.)

M. le rapporteur. — Ajoutez à cela que le bois employé pour les planchers est irréparable ! (Nouvelles exclamations.)

M. le marquis de Carné. — C'est une incurie continuelle.

M. le rapporteur. — Il y a aussi l'histoire des 200 machines rotatives !

On avait oublié de faire des fosses, au-dessous des machines pour le nettoyage. (Exclamations.)

M. le rapporteur général. — C'est parfaitement exact.

M. le marquis de Carné. — C'est scandaleux ! Qui est responsable ?

M. Gaudin de Villaine. — Et personne n'a été poursuivi !

M. le rapporteur. — Il faut éviter que de pareils faits puissent se reproduire.

M. Audiffred apporte ensuite au Sénat quelques explications complémentaires. L'honorable sénateur assure qu'il n'y a pas eu de malversations, mais on avait à construire un établissement industriel et au lieu de confier ce soin à un architecte technicien, on a pris un architecte artiste.

M. le ministre des finances expose à son tour la question. Il reconnaît que le crédit fut dépassé de 1,500,000 francs d'abord, puis d'autres crédits furent demandés. Des erreurs, dit-il, ont été commises; il faut rechercher sévèrement les responsabilités.

La question posée n'a pas été résolue. Après une intervention de M. Chautemps sur les crédits de la marine, M. Pichon, ministre des affaires étrangères, répondant à M. Riou, fait au sujet du Maroc les déclarations suivantes qui mettent exactement les choses au point :

M. le ministre des affaires étrangères. — M. Riou a manifesté le désir de savoir où en sont les négociations engagées avec le sultan Moulay-Hafid; quelle est la situation actuelle de la France dans l'empire chérifien; enfin, si nous ne sommes pas exposés par les événements qui s'y déroulent à être contraints d'intervenir de nouveau dans ce pays.

Le lendemain de l'avènement au trône de Moulay-Hafid, notre ministre s'est rendu à Fez pour traiter des questions intéressant la France et le Maroc. Les négociations ont porté sur ce qui concerne la Chaouia, la frontière, les obligations financières contractées par le Maroc.

Sur tous ces points, en principe, une entente est intervenue entre le Maroc et notre ministre M. Regnault.

Les négociations, on le sait, continuent en ce moment à Paris, avec une ambassade spécialement envoyée ici par le Sultan. Le point principal de cette négociation est le remboursement des dépenses que nous avons été amenés à faire au Maroc. Le Sénat ne doit pas ignorer que le Sultan accepte le principe de ce remboursement. (Très bien !)

Voix à droite. — Et s'il n'est plus Sultan demain ?

M. le ministre. — Les changements de

sultan ne sont pas chose inusitée au Maroc [Rires]. S'il s'en produit un demain, nous négocierons avec le successeur de Moulay-Hafid. Mais en toute hypothèse, que nous traitons avec tel ou tel souverain, nous considérons que c'est avec le Maroc que nous traiterons. (Applaudissements.)

Il n'y a pas d'autre principe, du reste, en droit international qu'en diplomatie.

Quant à notre situation présente dans l'empire chérifien, elle est aujourd'hui ce qu'elle était hier. (Très bien !)

Nous avons été entraînés à intervenir dans les affaires de ce pays plus que nous l'aurions souhaité. On nous y a poussés; mais nos intérêts au Maroc sont tels et de telle nature qu'aucun gouvernement n'aurait pu agir en cette affaire autrement que nous n'avons agi. (Très bien !)

L'Algérie, sa frontière, la nécessité de maintenir notre prestige aux yeux des populations musulmanes nous imposent des devoirs particuliers. Mais j'ai à peine besoin de dire que nous entendons ne nous mêler en rien aux mouvements intérieurs qui agitent la contrée (Très bien !). Nous en sommes simples spectateurs, ne songant qu'aux droits et aux intérêts de la France (Très bien !).

Rien ne fait supposer cette fois que des événements actuels nous obligent à modifier cette attitude expectante. Notre désir hautement avoué est de laisser le Maroc régler ses propres affaires en respectant nos nationaux et ses engagements (Vifs applaudissements).

La discussion sur les crédits supplémentaires continuera aujourd'hui, à trois heures et demie.

Auguste Avril.

Autour de la politique

Le Conseil des ministres

Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis hier matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Fallières.

La délibération a principalement porté sur la grève des inscrits maritimes.

Pour donner suite à l'ordre du jour voté par la Chambre le 24 juin, et invitant le gouvernement à renouveler les propositions d'arbitrage entre les armateurs et les inscrits maritimes de Marseille, le préfet des Bouches-du-Rhône a été invité à prendre les dispositions nécessaires.

Le Conseil des ministres a, d'autre part, décidé que le ministre de la marine se rendrait à Marseille pour continuer les démarches et provoquer une solution d'urgence.

Le Conseil a désigné MM. Ruau et Viviani pour s'entretenir avec les présidents des grandes sociétés de courses au sujet de la situation des lads et garçons d'écurie employés dans les établissements d'entraînement.

Le droit des pauvres

Au cours de sa réunion d'hier, le groupe de l'Art a entendu M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, sur la situation de ce théâtre subventionné.

Incidentement, M. Albert Carré a été appelé à donner son avis sur la question du droit des pauvres qu'un certain nombre de directeurs de théâtre voudraient voir payer par le public sur le prix des places.

M. Carré s'est montré favorable à cette proposition.

Dans une prochaine réunion, le groupe entendra sur cette question MM. Messager, Broussan et Claretie, après quoi M. Georges Berry sera chargé de présenter une proposition sur cet objet.

Les incidents d'Autueil

Conformément à la décision prise par le Conseil des ministres, MM. Ruau, ministre de l'Agriculture, et Viviani, ministre du Travail, ont convoqué une délégation des présidents et commissaires des Sociétés de courses, pour examiner les questions relatives au personnel des écuries de courses.

La réunion aura lieu au ministère de l'Agriculture, samedi 26 juin.

Les renseignements recueillis jusqu'ici permettent de penser que le désir d'entente, qui a été affirmé, de toutes parts, rendra possible une solution acceptable pour tous les intéressés.

Les voies d'accès au Simplon

On sait que la convention récemment signée à Berne prévoit comme raccourci des voies françaises vers le Simplon, la construction d'une ligne de Frasnes à Vallorbes.

M. Louis Barthou, ministre des travaux publics, vient aujourd'hui même de prescrire l'ouverture de l'enquête d'utilité publique, en vue de l'exécution de cette ligne.

Les papiers Montagnini

Il y a pris de deux ans qu'on n'avait entendu parler des papiers Montagnini.

Se souvenant en seulement des perquisitions opérées à la nonciature, du rôle joué par le secrétaire, Mgr Montagnini, et de l'innombrable correspondance dont fut saisie la commission d'enquête parlementaire constituée tout exprès.

Eh bien, tout cela sera de nouveau d'actualité aujourd'hui. Mais pour un instant seulement.

M. Bourély, rapporteur de la commission d'enquête, a, en effet, déposé hier en fin de séance son rapport sur les papiers Montagnini. On a soulevé et M. Bourély tout le premier comme pour bien montrer que, pas plus que la Chambre, il ne prend au sérieux cette vieille histoire.

Les documents seront tout de même imprimés et distribués. Mais après les vacances, en octobre. On pourra lire cela, doucement, au coin du feu, pendant les longues soirées d'hiver... et l'on n'en parlera plus jamais. Jamais !

Le budget de 1910

M. Girod, député du Doubs, vient de déposer deux amendements demandant la suppression des articles 9 et 41 visant, le premier, l'institution d'une taxe de 2 francs sur les débitants de boissons et les établissements vendant des denrées alimentaires; le second ayant trait aux timbres de quittance de 0 fr. 05 pour les valeurs de 2 à 10 francs.

M. Girod a déposé également un troisième amendement relatif à la taxe sur les chiens et ainsi conçu : « Toutefois, les taxes instituées par le présent article ne sont pas applicables aux propriétaires d'un seul chien. »

A. A.

La Suppression des Loteries

M. Clemenceau a saisi la Chambre d'un projet de loi qui demande la suppression des loteries, afin de mettre un terme aux difficultés et aux « procédés critiquables inhérents aux opérations de cette nature, surtout quand elles périclitent ». D'après ce projet, qui nous semble excellent, « aucune loterie proprement dite ne pourrait plus être régulièrement émise ». Il y aura lieu en outre de procéder à une liquidation générale des loteries actuellement autorisées.

On procédera, en vue de cette liquidation, à l'émission en deux séries du nombre de billets de loterie nécessaire pour produire la somme de 29,439,589 francs.

Le taux pour les lots et pour les frais, ne pourra excéder 0/0 du montant de

l'émission dont 12 0/0 au maximum pour les frais.

Les deux émissions seront effectuées dans le délai de dix-huit mois, et la première devra comprendre le nombre de billets susceptibles de procurer une somme de 16 millions au moins ou de 20 millions au plus.

Voici la liste des œuvres au profit desquelles serait effectuée l'émission de cette loterie de liquidation en deux séries :

Consortium de la « Pochette nationale » : Sanatorium de Saint-Pol-sur-Mer, 4,000,000; Ligue maritime de France pour l'exposition de Bordeaux, 834,000; Œuvre de la jeunesse scolaire de Marseille, 1,400,000; Sanatorium du Pas-de-Calais, 2,352,000; Hospice de Carcassonne, 750,600; Œuvres d'assistance de Roubaix, 1,000,000; Œuvres d'assistance d'Amiens, 542,100; Œuvre de la dentelle au foyer, 542,100; Œuvres d'assistance de Tourcoing, 800,640; passif du consortium, 625,949, soit, au total, 12,837,389 francs.

(Œuvres bénéficiaires de loteries non émises : Œuvres des enfants tuberculeux d'Ormesson, 1 million 400,000; Institut Pasteur de Lille, 800,000; Société scientifique d'hygiène alimentaire de l'homme, 2,622,200; Société française des fouilles archéologiques, 300,000; Ligue toulonnaise antituberculeuse, 200,000; Œuvre pour le développement de l'assistance aux malades, 900,000; Œuvre de l'assistance mutuelle des travailleurs du gaz, 300,000; Hospice, hôpital et sanatorium de Saint-Etienne, 4,680,000.

Œuvre de l'hôpital du marin de Marseille, 1,750,000; œuvre d'hygiène et de prévoyance sociale d'Armentières, 550,000; Colonie scolaire permanente de la Caisse des écoles du onzième arrondissement de Paris, 2,000,000; Dispensaire marin d'Étaples, 400,000; Société pour la création à Paris d'un musée du costume, 300,000; Association des artistes dramatiques, 700,000; soit au total, 46 millions 602,300 francs. Total général, 29 millions 439,589 francs.

Le Cinquantenaire de Solférino

(De notre envoyé spécial)

San-Martino della Battaglia, 24 juin.

La jeune Italie, fille de l'ancienne Roma, vient de fêter ses cinquante ans, et c'est aux champs héroïques qui l'ont fané que l'effluve de la victoire et de la gloire se répandait. Inoubliable spectacle d'une exaltation nationale sans pareille. A travers ces plaines et le long de ces coteaux que l'héroïsme a rendus célèbres à jamais, on dirait que tout le peuple italien, par tant de bouches nombreuses, mais qui expriment des pensées frémissantes, a voulu offrir au monde une fois de plus l'affirmation magnanime de son unité et de son invincible espérance. A mes oreilles a retenti tout le long des routes depuis ce matin le cri de : « Vive la France ! » mais j'ai aussi perçu celui de : « Viva l'Italia irredenta », et il m'a semblé qu'ils jaillissent des mêmes cœurs. S'il est permis de dire qu'un peuple a une pensée, que l'idée nationale est une, je crois bien que c'est au pied de la tour de San-Martino et le long des rudes rampes de Solférino, que j'ai senti palper les plus suaves et les plus intenses pensées de l'Italie vivante.

Une phrase les a traduites, et c'est par elle que je veux commencer ce compte rendu. Elle est du roi Victor-Emmanuel. Au moment où il mettait le pied sur la queue de la gare de San-Martino della Battaglia, il y trouva la mission militaire française dirigée avec tant de distinction et de tact par le général Michel et que lui présentait notre ambassadeur. Le roi tendit la main au général Michel et lui dit :

— Je suis enchanté, général, de vous voir ici, et je vous prie de dire au gouvernement français combien je lui suis gré de vous avoir envoyés, vous et les officiers français qui vous accompagnent. Je n'ai pas pu me rendre le 4 juin à Magenta, mais tout mon cœur s'y trouvait. Du moins, la Reine et moi, nous avons tenu à venir ici aujourd'hui, parce que cette journée est la date illustre des grands événements que toute l'Italie célèbre avec émotion.

C'est par ses paroles cordiales et simples que le Roi commença cette journée qu'il illustre; car il faut que l'on sache en France que le 24 juin 1909 fut pour les Italiens l'occasion de prendre conscience d'eux-mêmes, autant que de marquer qu'ils n'oublient pas des amis d'hier.

Les souverains venaient du château de Racconigi, proche de Turin, où ils séjournaient depuis lundi; ils avaient voyagé toute la nuit; mais, si matinaux qu'ils fussent, la population avait devancé leur réveil.

**

J'ai passé la nuit à Desenzano — Desenzano, bourgade paisible que baigne l'azur du lac de Gardé et que traversent en hâte d'ordinaire les voyageurs qui vont de Vérone à Riva. — Desenzano est devenu depuis hier un centre extraordinaire important et agité. On y circulait fort tard dans la nuit, et tandis que ma fenêtre ouverte sur la nappe noire du lac endormi, je travaillais sous la lampe, j'entendais résonner le long de la rive les chansons de fête et les hymnes triomphaux. Combien de *Marseillaises* n'ai-je pas en pensée saluées depuis vingt-quatre heures ! Au petit jour, ce matin, une fanfare échevelée me réveilla. Je bondis de mon lit. Il était quatre heures un quart...

A sept heures exactement, le train royal s'arrêta en gare de San-Martino. Toutes les autorités y attendaient le Roi et la Reine, et une grande foule s'apprêtait à les acclamer. Ce fut rapide et simple, selon la manière du roi Victor-Emmanuel, souverain précis et pressé et les saluts échangés, il monta en automobile, s'assit à gauche de la Reine, ayant en face de lui le général Spingardi, ministre de la guerre et l'aide de camp de service.

La Reine souriait... On sait à Paris tout ce qu'il y a de grâce en son sourire. Longue, mince, élégante et belle, ainsi que sont les femmes en ce sauvagement celtique où elle naquit, elle portait une robe de soie mauve avec empressement et entre-deux de dentelle qui moulait sa taille fine. Un large chapeau de résille d'or, tamisé par un bouillonnement de tulle noir et rehaussé d'une aigrette noire, couvrait ses cheveux pareils à des ailes de corbeau. Un long manteau de dentelle de soie crème recouvrait sa robe.

et un beau collier de perles, joyau unique, serrait son cou.

Le cortège s'ébranla. Hélas ! Tant de grâces, de parure, ne résistèrent point à l'effroyable poussière dont nous fumes, durant toute la matinée, enveloppés. Ce ne fut pas, cette fois, comme en 1859, la fumée des canons qui obscurcit le ciel, mais une terrible poussière, soulevée par les cinquante automobiles du cortège et qui vint en nappes épaisses se poser sur nos épaules. Au bout d'une heure, le Roi, si jeune d'aspect, semblait avoir une moustache blanche et, sur son dolman de général en tenue de campagne, la poudre de la route, comme un givre, avait déposé ses arabesques.

C'est à Solférino que le programme officiel fixait notre station première : Remercions nos amis de ce délicat hommage à la valeur de nos armes, car nous étions au pied de la Tour de San-Martino, et il semblait naturel que la visite officielle commençât par elle. Nous voici sur les routes. Quinze kilomètres à parcourir le long de chemins serpentineux d'où s'élève un banc épais de poussière opaque. Nous traversons un village tout fleuri de drapeaux, où nous poursuivons les acclamations d'un peuple joyeux et les accents de la *Marseillaise*. C'est Pozzolenico. En levant la tête, j'aperçois les murailles sombres, les bastions terribles, les tours crénelées du château où, le 24 juin, s'élevèrent avec une bravoure splendide, les troupes piémontaises de la division Cucciarini, et je contemple dans une silencieuse admiration l'un des points où se buta avec le plus d'audace valeureuse et de succès triomphant l'armée sarde de Victor-Emmanuel.

A sept heures et demie, nous arrivons à Solférino, la colline est abrupte; ses flancs montrent des plaques blanches d'éboulements anciens; ses pentes sauvages supportent des grappes humaines que, de loin, y semblent suspendues par un miracle. Le ciel, couvert ce matin, est clair, le soleil brille dans l'azur. L'air n'est pas trop chaud, une tour carée, trapue, grise et sombre, domine ce mamelon aigu. Une émotion nous saisit comme devant un pèlerinage tragique.

Cependant l'automobile royale s'est arrêtée devant l'ossuaire de Solférino et devant l'autel. Un bref service a aussitôt commencé. La reine Éléonore s'est agenouillée sur un prie-Dieu, ayant à sa gauche la dame d'honneur de service, la gracieuse princesse Bruschi Falgari, vêtue d'une robe taillée en flanelle blanche et de la tête couverte d'un chapeau noir. Derrière elle se tient l'élégante et belle princesse Giovannelli-Serigo dell'Alghieri, tout de blanc habillée elle aussi, et qui montre sous sa écharpe bleue de son chapeau des cheveux noirs et des yeux brillants. Dame d'honneur, mais qui n'est pas de service aujourd'hui, elle a voulu accompagner la Reine. Elle peut, s'il lui convient, se glorifier d'une illustre descendance, car le Dante fut le chef de sa lignée et elle n'a pas renoncé à son nom en épousant le prince Giovanni.

Tout à fait à gauche, sans siège, comme ne participant point à la cérémonie, se tient debout le Roi qui ne cesse pas de s'entretenir avec son aide de camp et son ami le brillant général Bruzati, et j'appréhends que cette attitude est voulue. Le Roi d'Italie assiste à l'office divin, mais il n'y a point de part.

**

La messe achevée, on fait le tour de l'ossuaire qui s'étage derrière l'autel. Quelle horreur se dégage de ce spectacle ! L'extrémité du monument se termine en hélicyle et, du haut en bas, des rayons disposés pour supporter des bœufs comme en des pharmacies, supportent des crânes alignés.

Le funéraire architecte qui organisa ces lieux prit évidemment plaisir à sa lugubre besogne. Tant d'ossements extraits de la terre furent pour lui matière d'harmonieux motifs décoratifs. Les montants de bois qui séparent ces crânes sont masqués par des fûts et de humides d'une éclatante blancheur. De-ci de-là des omoplates et des os iliaques fournissent des chutes d'ossements de l'effet le plus impressionnant.

Le sol est percé. Une galerie de fer et de bois permet que l'on se penche vers les hypogées. Là, en de vastes casiers, pareils aux rayons d'un libraire, sont empilés les os en si grand nombre que l'esprit en est épouvanté. Et tout cela est propre et net, d'une blancheur de marbre. Mais que dire et que penser de tant de centaines de crânes dont les yeux convergent vers l'autel et semblent vous fixer des que vous les regardez ? Spectacle affreux et angissant.

La Reine passa vite, le Roi aussi, et j'ai eu l'impression que celui-ci affectait, durant ce temps, de s'entretenir avec notre ambassadeur à Rome, M. Barrère. Cependant, on ne leur fit grâce de nul détail, ils virent dans une crypte ces deux squelettes reconstitués que l'on montre avec orgueil, car ils mesurent deux mètres de hauteur. L'un est celui de Joseph Épinquet, soldat de la ligne, l'autre porte cette étiquette mélancolique : « Inconnu ».

Puis ils sortirent. Mais, pour sortir, il leur fallut passer devant des bustes muets où s'atteste mieux que par des mots le zèle de la France pour la grande guerre italienne. Ce sont ceux des généraux que les Autrichiens nous tuèrent en une campagne qui dura six semaines à peine; Espinasse et Cler sont morts à Magenta, Beuret à Montebello, Auger et Dieu à Solférino, et avec eux combien de milliers de soldats obscurs et vaillants !

du général italien Govone que traduisit et publia en les éclairant le commandant Weil. Une plaque de marbre blanc fixée au mur de la chapelle rappelle l'héroïsme de la brigade de Savoie qui l'enleva. Elle atteste que les Piémontais l'emporèrent *lointainement combattant*, et je pense que je ne pourrais qu'affaiblir cette affirmation en la traduisant aujourd'hui.

Cinq drapeaux attendent le Roi dans la cour de la chapelle. Ce sont les deux drapeaux de la brigade du Roi, puis ceux du 1^{er} et du 2^e régiment d'infanterie. Avec eux des délégations des grenadiers de Sardaigne et de la cavalerie du Savoie, représentant des corps qui prirent part à la bataille.

C'est à San-Martino que se termina la cérémonie commémorative. San-Martino, c'est au propre la victoire italienne. C'est autour de ce mamelon que les divisions Mollard, Durando, Pantù, Cucchiari, firent, durant quatorze heures, sous la direction suprême de Victor-Emmanuel, l'effort magnifique qui devait leur donner la victoire. Le général Michel, avec qui je m'entretenais tout à l'heure de la bataille, me disait que la part des Piémontais y avait été magnifique et que la prise de San-Martino, admirablement retranché et défendu par les Autrichiens, était un beau fait d'armes. Dans la journée du 24 juin, c'est ici que sont la bataille et la victoire italienne.

Et c'est ici que la fête italienne se développa avec le plus d'intensité. Une foule immense, des drapeaux, des délégations, des vétérans, des recrues, des cyclistes, des gymnastes, des paysans, des gens du monde, cohue bizarre et prodigieuse, passionnée et vibrante, ardente et serrée. Comme à Solferino, la cérémonie débute par un office religieux. Je me trouvais à peu de distance du Roi. Il avisa M. Barrère qui s'approcha, puis, le Roi ayant parlé à l'oreille de l'ambassadeur, celui-ci fit signe au général Michel qui s'avança à son tour.

— Eh bien ! fit le Roi, vous n'êtes donc pas monté à la tour de Solferino ?

Le général expliqua la mésaventure. — Oh ! je suis désolé, désolé, ajouta le Roi. De là-haut on voit admirablement le champ de bataille. C'est comme une carte vivante.

Et avec une grande volubilité et de vifs mouvements de physionomie, le Roi continua son propos que je ne perçus point. Par ce fait, du moins, jugez de la cordialité avec laquelle furent accueillis nos officiers.

L'ossuaire de San Martino reproduit celui de Solferino. Les mêmes tons sombres nous fixaient dans les crânes blancs, durant que se poursuivait l'office religieux. Il y en a des milliers. L'armée sarda a perdu ici, le 24 juin, cinq mille cinq cents soldats.

Comme à Solferino aussi, le cortège défila devant les rayons où s'alignaient les crânes. Le guide qui dirigeait la Reine lui signala au passage un crâne plus petit, que rien d'autre ne distinguait que sa faible dimension. La Reine s'approcha de l'épave, qui, comme sur ses pareils, était collée à son front, et elle lut l'inscription suivante que je traduis : « Spazetti Fortunata, tuée par une balle au moment où elle secourait les blessés. »

C'est tout. Était-elle jeune ? Était-elle vieille ? Eut-elle une famille ? On n'en sait rien. Voici ce qui reste de celle qui, par une ironie, s'appela Fortunata, tombée en distribuant de la bonté. La Reine fit doucement : — La povera !

Rapidement, plusieurs pas derrière elle, s'avancait le Roi, qui s'arrêta à son tour derrière ce crâne qui avait intrigué la Reine. Il lut. Je vis son visage se crispier et, d'un geste d'angoisse, il fit à haute voix : — Horrible !

Tout le long du chemin qui conduit à l'ossuaire se dressent à droite et à gauche des monuments funéraires. Le Roi en inaugura un nouveau, dédié à la brigade piémontaise, et nous nous acheminâmes vers la tour ronde défilée au-dessus de San-Martino, à la place de la vieille tour carrée qui reçut en 1859 trop de balles. — Le pouvoir demeurait debout.

Ce fut pour nous le moment le plus pathétique. A droite et à gauche du chemin qui conduit à la tour, les délégations sont groupées : délégation officielle des régiments qui ont pris part à la bataille, drapeaux troués, noircis, déchirés, qui s'inclinent devant le souverain, délégations de vétérans dont la poitrine est un inventaire de médailles, délégations de sociétés militaires, drapeaux vieux et drapeaux neufs, barbes blanches et moustaches noires.

Mais un groupe illustre pousse, dès que s'approche le Roi, des acclamations furieuses. Ils ont des barbes blanches et des chemises rouges. Ils sont vieux, mais leurs yeux brillent de larmes autant que de fierté enthousiaste. Ce sont les vieux garibaldiens. Et leurs voix et leurs gestes emplissent l'air.

Jamais officiers français ne furent acclamés d'un cœur plus ardent que ne le furent les nôtres à l'entrée et à la sortie par cette foule chaleureuse sur un grand élan intérieur portait vers eux. J'ai entendu ce cri : « Vivent les libérateurs de notre patrie ! » Ni M. Barrère, ni le général Michel ne dissimulèrent leur émotion. L'un et l'autre, avec qui j'ai pu m'entretenir ensuite, me disaient quelle joie ils ont éprouvée, et j'ai su d'eux que Vérona, la sévère et aristocratique Vérona leur a fait hier un accueil dont l'enthousiasme et le ferveur les ont touchés au cœur. Redisons avec Napoléon III, en reprenant le mot que je citais : « Que tant de chaleur frémissante soit du moins utile au bonheur des deux peuples ! »

La Reine, intrépidement, est montée au sommet de la tour de San-Martino, qui mesure soixante et onze mètres, et nous l'y avons suivie, reconnaissant au passage les vastes fresques qui, de bas en haut, de 1848 à 1870, de Novare à Rome, en passant par Venise, la Crimée, San-Martino, Mentana et Custoza, marquent les étapes illustres de la jeune Italie.

Lorsque les souverains eurent quitté la tour et que tous les drapeaux défilèrent devant eux se furent une dernière fois inclinés, ils regagnèrent la gare où les salua la mission française.

Tout était fini. Nos officiers revinrent ensuite à San-Martino, où un lunch était offert à tous les invités. Ils y touchèrent seulement, car ils devaient se rendre ensuite à Solferino où les attendait une réception de la municipalité. Ils rentrèrent ce soir à Vérona où la ville leur donna

un banquet, et demain, sans doute, ils dîneront à Brescia.

En vérité, je n'ai rien à ajouter à ce compte rendu d'une journée magnifique. Il y a eu de si beaux moments, de si beaux de voir deux grands peuples communier dans la paix et l'amour sur une terre ensemençée de cadavres.

J'allais pourtant oublier ce détail, qui fut dans tout le cortège l'amusement de cette commémoration : le consul d'Autriche, désigné pour y prendre part, et la malchance de subir quatre panes d'automobile, si bien qu'on ne le vit nulle part.

Georges Bourdon.

La soirée

La mission militaire française, après avoir quitté les champs de bataille du 24 juin 1859, a continué son voyage triomphal. Reçu à Vérona par toute la population, elle a visité la ville au milieu des acclamations, et aussi des regrets que son passage fut si court.

Puis elle est arrivée à Solferino, magnifiquement illuminé, pour assister au banquet qui devait clore cette journée de fête. De nombreux toasts ont été portés, par M. Barrère, notre ambassadeur, par M. Gondrand, qui représentait le ministre de la guerre, qui a lu la lettre française et a dit combien l'Italie était heureuse que les nuages d'antan aient été dissipés et que le soleil ait répondu sa lueur sur l'union des deux nations, et enfin par M. Scolori, député de Mantoue, qui a déclaré que les morts de Solferino sortiraient de leur tombeau si on essayait de séparer la France de l'Italie.

Et la mission française est partie ensuite, accompagnée, jusqu'à la gare de Brescia, d'ovations qui ne cessèrent que longtemps après que le train eut disparu dans la nuit.

Au Parlement italien

Rome, 24 juin.

Les fêtes de Solferino devaient avoir eu un écho enthousiaste à la Chambre et au Sénat.

Au début de la séance, M. Bonicelli, député de Brescia, a demandé à la Chambre de s'associer solennellement à cette fête, qui est la gloire de la race latine.

Le président Marcora a alors pris la parole et a dit :

L'âme de la nation est, aujourd'hui, sur les hauteurs de San-Martino et de Solferino, pleine de gratitude envers les fils courageux du Piémont et de la France généreuse qui, par leur sang, ont consacré notre victoire la plus glorieuse et la plus sainte de la patrie.

En effet, si après cette victoire il y eut des jours troubles par la crainte de ne pas voir se réaliser le programme de l'indépendance, le principe de la non-intervention, établi par l'armistice, rendit possibles les heureux événements qui aboutirent à la constitution du grand Etat italien.

Le sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, M. Pompili s'associe au nom du gouvernement aux sentiments exprimés par M. Bonicelli et le président à propos de la bataille de San-Martino et de Solferino, qui constituent une page glorieuse et décisive de l'histoire de la résurrection nationale.

Au Sénat, M. Cadolini a fait l'éloge de l'héroïsme des combattants, de la bravoure de Victor-Emmanuel et de Napoléon III. Il ajoute :

L'Italie doit avoir de la reconnaissance pour Napoléon III, le 27 juillet 1860, écrivait à l'ambassadeur de France à Londres qu'il haitait, par la venue, le jour de l'accomplissement des destinées de l'Italie, et qui exprimait le désir de retirer les troupes de Rome.

L'orateur conclut en disant que le cœur des Italiens est plein d'émotion pour les souvenirs de ce passé glorieux.

Le président déclare que les paroles de M. Cadolini répondent au sentiment unanime du Sénat dont les députés se trouvent à Solferino pour commémorer le cinquantième de la glorieuse bataille qui donna un coup décisif à la domination étrangère, pour glorifier les alliés qui versèrent leur sang pour la liberté et pour rendre les honneurs aux auteurs et coopérateurs de la résurrection nationale.

Tous les sénateurs, ajoute-t-il, se trouvent par la pensée et par le cœur présents à Solferino.

Le vice-amiral Miraballo, ministre de la marine, s'associe, au nom du gouvernement, à ces paroles prononcées en l'honneur des braves armées italiennes et françaises, qui ont combattu côte à côte dans la campagne de 1859, dont on fête le cinquantième anniversaire.

Le ministre ajoute :

Je m'associe également à ce qui vient d'être dit en l'honneur de la mémoire de Victor-Emmanuel et de celle de Napoléon III, qui ont coopéré tous les deux à faire l'union italienne, pour le succès de laquelle tant de sang a été versé.

Autres manifestations

Tandis que de solennelles et vibrantes manifestations rappelaient sur les champs de bataille de Solferino et de San-Martino le souvenir des glorieuses journées de 1859, les autres villes de l'Italie ont tenu à commémorer, elles aussi, les victoires qui consacrent la fondation de la monarchie italienne.

Pourtant, il y eut des cortèges qui, aux sons de la *Marseillaise* et de l'hymne national italien, portèrent des couronnes sur les nombreux monuments, dédiés, dans toutes les villes, soit à Victor-Emmanuel, soit à Cavour, soit à Garibaldi et à Napoléon III.

A Rome, à Florence, à Milan, à Savone et presque dans les plus petites bourgades, la journée d'hier fut une journée d'enthousiasme où l'union française fut vivement acclamée.

Genève surtout fut en fête ; on y inaugura en effet un monument élevé sur le port pour rappeler le souvenir des troupes françaises qui y débarquèrent pour aller faire la conquête des plaines de la Lombardie.

La cérémonie, tant par le cadre grandiose que lui donnait la ville en fête, étagée sur ses collines, que par la présence de toute une population débordante de foi patriotique, donna lieu à des scènes vraiment émouvantes.

« Ce que les Français ont fait, déclara M. de Clercy, consul de France, ils sont heureux de l'avoir fait. Et, si c'était à refaire, ils le refaieraient avec joie, sans arrière-pensée, pour la gloire, pour la liberté, pour le progrès et pour la civilisation. »

Puis après avoir dit combien la France serait touchée par l'érection de cette pierre commémorative, il a terminé ainsi : « Au nom du gouvernement de la République, je remercie le comité du port du témoignage de reconnaissance qu'il a voulu donner aux braves armées françaises, venus pour délivrer la Lombardie il y a cinquante ans, et dont les gestes héroïques nous permettent de crier aujourd'hui : « Vive l'Italie ! »

Et M. de Clercy avait à peine prononcé ces dernières paroles, que M. Ronco, au milieu des ovations répétées de l'assistance, se jeta à son cou et l'embrassait longuement.

La conférence que fit ensuite au théâtre Carlo-Feltri le professeur Abba, sur la campagne de 1859, fut l'occasion de nouvelles manifestations d'enthousiasme qui venaient en souligner chacun des épisodes saillants. Et peu après le maire de Genève, avec ses adjoints et le secrétaire des Associations des journalistes de Ligurie, partait pour Paris afin d'assister à la commémoration de la guerre de 1859, non sans s'être auparavant associé à la dépêche suivante, adressée à M. Barrère par le président du comité du port.

« Vive la France ! a crié le peuple de Genève, applaudissant dans un chaleureux élan d'affection et de reconnaissance, tandis qu'apparaissait au soleil la pierre qui a voulu clore le passé et ouvrir le avenir éternel du débarquement des glorieuses troupes françaises. Ce cri enthousiaste, je ne permets de le répéter à Votre Excellence, afin

qu'il arrive par votre intermédiaire au grand peuple ami, comme la chaleureuse expression du cœur de Genève. »

A LA SORBONNE

La cérémonie que l'on organise pour fêter après-demain dimanche, à la Sorbonne, le cinquantième de Solferino, aura un grand éclat.

S. Exc. le comte Gallina, ambassadeur d'Italie, y assistera à côté du général Picquart qui doit la présider, et qui a décidé qu'une délégation des quatre-vingt-sept régiments ayant pris part à la bataille, délégation composée d'un officier supérieur, d'un capitaine et d'un sous-officier par régiment, y sera envoyée.

Le ministre de la guerre a fait d'autre part préparer des logements au palais des Invalides pour les délégations de vétérans italiens, qui seront logés pendant leur séjour à Paris aux frais du gouvernement.

Au cours de la cérémonie de dimanche, les délégués français et italiens défilèrent devant le ministre et le comte Gallina, et recevront des médailles d'or destinées aux drapeaux des différents régiments qui ont combattu à Solferino.

Le comité de la ligue franco-italienne a délégué hier matin auprès du comte Gallina, pour l'inviter officiellement à cette cérémonie, MM. Clément Gondrand, le commandant Ral, Ragueni, Gentili di Giuseppe, Léon Bouët et Migliasso.

C'est M. Lavisse, de l'Académie française, qui, au nom de l'Université française, prendra la parole à la Sorbonne.

C. D.

JOURNAUX ET REVUES

Les camarades

Les radicaux, depuis des années, font mille et mille politesses aux socialistes ; les socialistes, en échange, ne perdent nulle occasion de les injurier.

Les socialistes font mille et mille politesses aux anarchistes de la Confédération ; et ils obéissent là, les malheureux, à la même peur de n'avoir pas l'air assez avancés. Eh ! bien, voici les anarchistes de la Confédération qui injurient les socialistes, comme les socialistes injurient les radicaux. La tentation républicaine est à gauche ; et la courtoisie est à droite.

La querelle des socialistes unifiés et des anarchistes confédérés a beaucoup d'agrement.

Ceux-ci ont annoncé, pour ce soir, un grand meeting « contre l'Humanité ». L'Humanité du citoyen Jaures, tout simplement, et non pas « notre humanité », comme dit M. Delpech à l'imitation des bons citoyens qui disent « notre pays ».

Les orateurs du grand meeting anti-*Humanité*, sont les chefs notoires de l'anarchie contemporaine, les Yvelot, les Savoie ; Péricat, secrétaire du Bâtiment ; Marie, du Livre ; Lefèvre, des Bijoutiers ; Voirin, des Cuirs et Peaux ; un postier révoqué, — enfin, les personnages de l'émeute.

L'Humanité a toujours été très gentille pour ces gens-là, qui ne le méritaient pas du tout ; elle a été gentille jusqu'à la faiblesse, jusqu'à la pire bassesse. Aujourd'hui, ces gens-là n'ont pas d'autre idée en tête que de la traîner dans la boue. Et voilà ce que c'est !...

Les organisateurs du meeting convoquent « les administrateurs du journal l'Humanité ». Seulement, l'Humanité annonce que ses administrateurs n'iront point à ce meeting.

Pourquoi cela ?... Parce que la réunion sera « tumultueuse » et que l'Humanité ne veut pas donner à ses adversaires le spectacle des divisions ouvrières. Et puis, elle réprouve « ces méthodes d'insulte et de provocation ». Etc.

Que de délicatesses !... En d'autres circonstances, on a vu les socialistes unifiés qui ne faisaient pas comme cela les renchéris.

Très bonne, l'Humanité publie un article du citoyen Bled, l'un des orateurs qui la flétriront au cours de ce meeting. Et l'on ne sait pas qui est le plus cocasse, du citoyen Bled, qui écrit dans un journal qu'il va flétrir, ou de l'Humanité, qui accueille les opinions et la copie de son adversaire !...

Quoi qu'il en soit, unifiés et confédérés font désormais mauvais ménage. Tant mieux.

André Beaumier.

La Presse de ce matin

Le Journal officiel publie ce matin :

Une loi approuvant l'échange, entre l'Etat et la Ville de Paris, de l'immeuble domanialement occupé par le petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet contre des terrains provenant de l'ancien marché du Temple.

L'exequatur est accordé à M. Germano Ricci, consul d'Italie à Calvi.

Un arrêté aux termes duquel sont nommés pour quatre ans membres de la commission supérieure des bibliothèques :

MM. Poincaré, sénateur, président ; Léopold Delisle, membre de l'Institut, vice-président ; H. Chatain, membre de l'Institut, conservateur de la bibliothèque de l'Université de Paris ; Henry Martin, administrateur de la bibliothèque de l'arsenal ; Ch.-V. Langlois, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, membres.

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

L'Humanité, sous la signature de M. Jaures :

Le Maroc et la France :

Les nouvelles parvenues du Maroc à l'heure où j'écris, indiquent que Moulay-Idriss serait dans une situation très grave. Il faudra attendre sans doute un jour ou deux avant de savoir exactement quel est l'état des choses. En tout cas, il serait très fâcheux que l'échec du Sultan ouvert au Maroc ne fût éternel.

Mais plus les événements marocains se compliquent, plus il faudrait se féliciter que la France ne soit pas engagée à fond dans l'aventure. Une fois de plus, nous admettons, si cela est utile, le gouvernement et la Chambre de ne pas s'enfoncer dans ce chaos. Et si la prudence abstention de la politique française, pouvait se communiquer à l'Espagne, agitée, semblerait-il, d'ambitions impatientes, ce serait tout profit pour le Maroc, qui finirait bien sans doute par trouver une sorte d'équilibre, et aussi pour la paix de l'Europe.

LA POLITIQUE

L'Autorité, sous la signature de M. Guy de Cassagnac :

Le verdict du jury de Seine-et-Oise :

Il prouve qu'au fond le jury n'est pas absolument sûr de la culpabilité de l'accusé, et que la France ne se peut engager à fond dans l'aventure. Une fois de plus, nous admettons, si cela est utile, le gouvernement et la Chambre de ne pas s'enfoncer dans ce chaos. Et si la prudence abstention de la politique française, pouvait se communiquer à l'Espagne, agitée, semblerait-il, d'ambitions impatientes, ce serait tout profit pour le Maroc, qui finirait bien sans doute par trouver une sorte d'équilibre, et aussi pour la paix de l'Europe.

Je le répète, ce fut à bien été celui du jury ; mais il reste à savoir s'il est légitime.

Nous ne le pensons point ; judiciairement et humainement parlant, il est indmissible que l'on puisse condamner un homme sur des hypothèses, sur des présomptions et même sur une conviction morale, si honorable qu'elle soit.

L'accusé n'a pas à prouver son innocence, il faut que l'on prouve sa culpabilité.

ECHOS & NOUVELLES

Le Journal :

Un incident, qui s'est produit hier après midi à Maisons-Laffitte, a porté à son comble l'exaspération des garçons d'écurie contre un entraîneur étranger. Par son ordre, deux lads, MM. Jactin, Français, et Tomas Staples, Anglais, qui avaient refusé de signer la pétition circulant dans les écuries, et par laquelle ils auraient déclaré désapprouver les actes du conseil syndical, ont été congédiés sur-le-champ.

Cette nouvelle, parvenue presque aussitôt au siège du syndicat, 2, avenue Longueville, a été vivement commentée.

Le Petit Journal :

De Genève.

Sur le qual des Eaux-Vives, deux automobiles sont entrées en collision. Cinq personnes, dont le chauffeur, qui se trouvait dans la voiture, ont été grièvement blessés.

Parmi elles se trouvait un entrepreneur de peinture de Genève, M. Paul de Serrac, et son frère, banquier à Paris. Ce dernier était de passage à Genève pour traiter des affaires.

Le Petit Parisien :

De Corbeil.

Un cultivateur, M. Pierre Roux, dut avouer que, n'ayant pas eu assez de lait, il avait cru ne pas mal faire en y ajoutant de l'eau.

Il fut poursuivi en police correctionnelle où il devait comparaître demain.

Il s'est tiré de peur d'une condamnation.

Une Conférence du professeur Pozzi

On sait que le docteur Samuel Pozzi, professeur de clinique gynécologique à la Faculté, membre de l'Académie de médecine, avait été délégué par l'Université de Paris pour représenter la France aux fêtes du centenaire de l'ovario-tomie.

Hier soir, à la séance de la société de l'Internat, devant un public très nombreux, il a raconté, avec beaucoup de bonne grâce et d'humour, avec aussi une très scientifique précision, les détails les plus captivants sur ses visites aux hôpitaux américains.

Il nous a dit leurs excellentes dispositions architecturales, le mode de ventilation des salles, l'heureux aménagement des cuisines à tables chauffantes, la multiplicité des salles de bains ; toutes les précautions que nos confrères transatlantiques savent prendre pour mettre leurs opérés à l'abri du tapage ; les précautions prises contre les incendies.

Il a traité de l'heureuse autonomie des hôpitaux, qui sont presque toujours des fondations dues à l'initiative privée, affranchies des lenteurs et des tyrannies administratives, constamment enrichies de dons et de legs copieux ; de la splendeur parfois excessive des salles d'opérations, de la perfection de l'outillage, et de la condition des « nurses », infirmières de familles bourgeoises, très sérieusement instruites de leurs devoirs, magnifiquement rétribuées.

Le professeur Pozzi, tout en reconnaissant qu'un grand nombre de praticiens américains reçoivent une éducation médicale bien latine, une culture même sommaire, estime que, les médecins et les chirurgiens qui appartiennent à l'école sont des hommes de tout premier ordre, des maîtres qui valent les meilleurs de l'Europe.

Il s'est attaché à décrire la merveilleuse clinique chirurgicale des frères Mayo, qui opèrent à Rochester, petite bourgade de 8.000 âmes, un nombre formidable de patients ; qui sont d'une habileté rare, et qui, dans les interventions très peu de malades, grâce à un excellent outillage, à des aides très bien dressés, grâce aussi à ce qu'ils vivent loin des villes infestées de microbes.

La conférence du docteur Pozzi, pleine de détails fort instructifs, et, ça et là, très amusants sur le charlatanisme médical aux Etats-Unis, a eu le plus franc et le plus vif succès.

H. B.

LA

Grève des inscrits maritimes

M. PICARD A MARSEILLE

M. Alfred Picard, ministre de la marine, est parti hier soir, à 9 h. 20, pour Marseille, afin de continuer personnellement les démarches que le préfet des Bouches-du-Rhône, agissant suivant les instructions du gouvernement, a commencées dès avant-hier pour tâcher d'arriver à un arbitrage entre armateurs et inscrits, conformément au vœu exprimé par la Chambre.

M. Alfred Picard est accompagné dans son voyage par MM. Laurent-Athalin, chef adjoint de son cabinet, et le commissaire de 1^{re} classe Duprey-Le-Mansois, officier d'ordonnance.

A MARSEILLE

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Une réunion des armateurs

Marseille, 24 juin.

Les armateurs se sont longuement réunis ce matin. Il a été décidé que chaque compagnie ferait connaître, au cours de la journée, ses observations, et que le président du syndicat, après avoir centralisé les réponses, les transmettrait au préfet, dans la soirée.

Les armateurs sont animés de la plus grande bienveillance à l'égard des inscrits, mais ils souhaitent que l'arbitrage du ministre de la marine, dont ils apprennent avec satisfaction l'arrivée demain, les mette à l'abri d'un nouveau coup de tête des marins.

Cinq navires, à destination de la Corse, de l'Algérie, de la Tunisie et de l'Indochine, ont quitté le port de Marseille aujourd'hui, tous montés par des équipages d'inscrits maritimes.

Marseille, 24 juin.

Le Syndicat marseillais de la marine marchande a fait remettre ce soir au préfet des Bouches-du-Rhône sa réponse à la question de l'arbitrage du ministre de la marine dans le conflit entre armateurs et inscrits.

Le syndicat accepte volontiers l'arbitrage du ministre, qui aura ainsi à juger si les conditions générales d'embarquement déposées par l'armement sont conformes à la loi, notamment en ce qui touche le repos hebdomadaire.

Petite Chronique des Lettres

Vive la Vie ! Voilà un titre qui conviendrait à merveille à quelque jovial et optimiste roman d'un de ces écrivains qu'un éditeur habile a groupés sous la raison sociale « les Auteurs gais » ; et pourtant, le roman que Mme Matilde Srao a écrit sous ce titre, et dont la librairie Calmann-Lévy vient de publier la traduction due à M. G. Hérold, n'est point, — tant s'en faut, — un livre joyeux : il vous laisse sous une impression poignante de tristesse et de désenchantement, et l'un des deux héros au dénouement nous parle avec ferveur d'un certain petit cimetière bloqué dans le valloir, et nous confie qu'il attend la mort comme une délivrance. Conclusion un peu inattendue, on l'avouera, à cette déclaration liminaire : *Vive la Vie !*

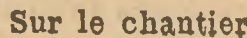
Le roman où l'auteur nous conte l'histoire de don Vittorio Lante et de don Lucio Sabini, deux lous deux dans leur ambition : l'un, d'un riche mariage de raison ; l'autre, d'une tendre union d'inclination, abonde en belles pages lumineuses et fortes et, même lorsqu'on est tenté de trouver que l'auteur s'attarde un peu dans tel coin, telle description ou telle analyse, on ne peut se soustraire à la séduction de son verbe et de sa pensée. On retrouve dans ce roman cet étrange et savoureux mélange d'observation aiguë, mélancolique et de lyrisme débordant qui constitue l'originalité du beau talent de Matilde Srao si délicatement analysé naguère par Jean Dornis.

Mme J. Delorme-Jules Simon publie dans la collection « les Livres nouveaux » un roman appelé, je crois, à faire quelque tapage ; il a pour titre : *Soldat*, et l'auteur y aborde résolument — si j'ose dire, je dirais rageusement — le douloureux et passionnant problème qui depuis la terrible « affaire » se pose dans l'armée française. Le sujet est dans l'air, — combien de romans militaires n'ai-je point eu à signaler en ces derniers temps ! — Il n'en est pas certes de plus émouvant ni de plus douloureux.

Le fait n'est pas douteux : les événements d'il y a dix ans ont semé dans notre armée des germes de division, de haine et de méfiance ; ils ont favorisé l'éclosion de cet antimilitarisme qui, non content de guetter l'armée, tente d'y pénétrer.

A qui la faute ? Cette question, Mme Delorme-Jules Simon ne songe pas à la poser, la réponse pour elle est trop évidente et d'avance acquiesce ; et elle part en guerre avec une ardeur, une fougue admirables contre ceux qui sont pour elle les ennemis de la patrie et de l'armée ; elle est militariste : elle le proclame, et tout son roman tend à défendre et à glorifier sa doctrine. Elle fait de-ci de-là, d'un grand effort d'impartialité, mais on sent bien qu'elle ne peut pas croire à la sincérité ou à la raison de ceux qui ne pensent pas comme elle. Cette passion qui nuirait sans doute à une œuvre de science ou de philosophie sert à merveille le roman ; elle lui donne une vigueur, une impulsion extraordinaires ; et comme d'autre part, la fiction imaginée par Mme Delorme-Jules Simon est très émouv

Par Albert GUILLAUME



Fol espoir

Les incorrigibles

Un profane

— Et vous, monsieur Boireau, qu'en pensez-vous des « quattrocrististes » ?

— Oh ! moi, baronne, je trouve qu'on nous rase vraiment trop avec tous ces peintres du dix-huitième...

DANS LA MARINE

leures conditions possibles et que son exécution a prouvé toute la valeur de

Elle recevra ensuite, dans le courant

mon caractère et mon passé protestent hautement contre cette ridicule histoire; je considère

Obsèques : Mme Marin Devore (Notre-Dame de Grâce de Passy midi) — Mme Ed. Jo-

Obsèques : Mme Marin Devore (Notre-Dame de Grâce de Passy midi) — Mme Ed. Jo-

dans la région antérieure de l'aisselle droite

M. Royer, le directeur de la « Cure

Reyes M. Krugg me recommande M. Reyer, me disant qu'il y a le plus grand

M. Clemenceau. J'ai reçu une mission de confiance de lui pour des affaires personnelles. Vous trouverez dans les papiers que vous

avez fait saisir chez moi des lettres du président du Conseil.

Duchassoy s'est aussi vanté de ses grandes relations dans le monde parlementaire. Il a choisi, pour avocat M. de Monzie.

PUISATIER ENSEVELI

Un ouvrier terrassier, Félix Masse, âgé de vingt-six ans, travaillant boulevard Montparnasse, dans un puits profond de vingt-cinq mètres, a été enseveli, hier matin, vers huit heures, sous un éboulement du terrain environnant.

Lorsque les pompiers, appelés aussitôt, sont parvenus à le dégager, il ne donnait plus signe de vie; le cadavre a été transporté au poste Montparnasse par les soins de M. Guichard, commissaire de police, qui a ouvert une enquête.

NÉCESSITÉS PROFESSIONNELLES

Nous recevons la lettre suivante de l'administrateur délégué de l'Action française, M. B. de Vesins :

Paris, le 24 juin 1939.

Monsieur le directeur,

Le compte rendu que vous donnez de la réunion d'hier soir, rue Hermel, se termine par cette phrase :

« Le président, pour éviter le désordre qui se prépare, s'empresse alors de lever la séance. »

Veuillez-vous me permettre de vous dire que si j'ai levé la séance après onze heures et demie, c'est que Léon Daudet et moi avions à nous occuper du numéro de l'Action française d'aujourd'hui, et non point parce que je voulais éviter un désordre que nous étions à même de réprimer si l'état de Daudet.

Je n'ai apporté, du reste, aucun empressément spécial à mettre fin à la réunion, et la sortie s'est effectuée dans l'ordre le plus complet.

Vous seriez très aimable de donner l'hospitalité à cette petite rectification.

L'administrateur délégué, B. DE VESINS.

L'ACCORD SOCIAL

L'Accord social a donné, hier soir, une réunion salle des Agriculteurs, rue d'Athènes.

M. Denys Cochin, à qui la présidence en avait été offerte, s'était fait excuser. Ce fut M. Gérard de Dampierre qui remplaça.

M. Baccaron développa cette idée : « La monarchie peut seule faire aboutir le programme social par le corporatisme qui, seul, peut réaliser l'accord entre patrons et ouvriers. Le syndicalisme tel qu'il est compris aujourd'hui ne peut aboutir qu'à la guerre des classes ».

M. Delessé se félicita ensuite des progrès que les idées royalistes font de jour en jour.

Les syndicalistes, déclara-t-il, n'aiment point la République autant qu'on veut bien le dire et ils se moquent, pour la plupart, de M. Jaures.

Après une allocution de M. Georges Paul, syndicaliste converti au programme royaliste, M. Landerou Joussier déclara en substance que la République est, et ne peut être, qu'un gouvernement de désordre.

LE FOU INCENDIAIRE

Le jeune Henri Lecomte, qui a mis le feu dans le domicile de son père, cité Lesage, a été arrêté hier matin dans un débit du boulevard de la Villette. Conduit au bureau de M. Rouffaud, commissaire de police, il a déclaré qu'il ne se souvenait de rien.

Il a été envoyé à l'infirmerie de la Préfecture de police, où il sera examiné par les médecins aliénistes.

VENGEANCE D'APACHES

M. David, chef de la brigade d'agents opérant en bourgeois dans le deuxième arrondissement, a été attaqué, l'avant-dernière nuit, rue Guérin-Boisseau, par deux individus qu'il avait fait arrêter, il y a quelques temps. Mais, ils avaient affaire à forte partie, et bien qu'ils fussent plusieurs, il les a mis en fuite. Il a été blessé, mais légèrement.

L'HOTEL CAMBRIOLÉ

Le montant du vol commis à l'hôtel du boulevard Pereire, cambriolé, ainsi que nous l'avons raconté, est moins important qu'on ne le craignait tout d'abord. Le propriétaire, M. Arsenda, revenu de Vevey (Suisse), où il était en villégiature, a procédé hier matin à l'inventaire des objets volés. On lui a pris des vases anciens et du linge. Les cambrioleurs, qui espéraient sans doute trouver de l'argent, ont bouleversé sans résultat le salon du premier étage. Ils n'ont emporté que très peu d'argenterie, craignant probablement d'être découverts en voulant la vendre.

LE CRIME DE NEUILLY-PLAISANCE

La Streté générale a arrêté hier soir un nommé Gnaedig, coupable d'avoir assassiné, le 8 février 1938, à Neuilly-Plaisance, une dame Clémentine Sébastien, née Stin, âgée de soixante-seize ans.

Jusqu'à ce jour les recherches opérées par la police avaient été vaines et l'affaire allait être classée lorsque M. Paillet, de la Streté générale, fut chargé d'ouvrir une enquête.

Gnaedig avait tué sa victime à coups d'un marteau emprunté à un débit de boissons de Rosny-sous-Bois, M. Repussart.

DÉPARTEMENTS

LES POURSUITES CONTRE M^{re} GIEURE

Bayonne. — A la suite de l'arrêt de la Chambre des mises en accusation de la Cour d'appel de Pau, qui a cassé l'ordonnance de non lieu rendue par le juge d'instruction, le Parquet de Bayonne a cité M^{re} Gieure,

évêque du diocèse, M. l'abbé Larre, curé de Sainte-Eugénie de Biarritz, et M. l'abbé Miranda, vicaire à la cathédrale de Bayonne, à comparaître devant le tribunal correctionnel lundi prochain 28 juin.

M^{re} Riquior, du barreau de Pau, présentera la défense de M^{re} Gieure; M^{re} Guichenné, député de la deuxième circonscription de Bayonne, plaidera pour M. l'abbé Larre, et M^{re} Laxague, du barreau de Bayonne, pour M. l'abbé Miranda.

ASSASSINÉE PAR SON EMPLOYÉ

Moulins. — Mme Hochut, boulangère à Saint-Gérard-le-Puy, a été assassinée hier par un ouvrier de son mari. Cet ouvrier, Henri Brochin, attendit hier soir sa patronne au passage, dans un couloir obscur, et la tua d'un coup de hache. Il porta ensuite le cadavre dans un perron et s'enfuit en emportant trois mille francs volés dans l'armoire de sa victime. Il n'est pas encore arrêté.

L'AFFAIRE DU YACHT « WELCOME »

Toulon. — A la suite de l'enquête judiciaire sur la fusillade dirigée contre le yacht Welcome, la gendarmerie de Fréjus et celle de Draguignan ont procédé à neuf arrestations, parmi lesquelles celles de deux demi-mondaines. Mais le parquet de Draguignan n'a maintenu que trois arrestations, celles des inscrits Rippert, Rinaldi et Plantain.

Il s'agit de deux demi-mondaines à main armée et de tentative de meurtre.

Quant au commandant Obermüller, inculpé d'avoir donné la mort au marin Pascal, il est actuellement incarcéré à la prison de Draguignan. Son affaire sera disjointe de celle de ses agresseurs.

Le yacht reste sous la sauvegarde de la gendarmerie de Saint-Tropez.

LES ASSASSINS DE DUSSERE ARRÊTÉS

Marseille. — La neuvième brigade mobile a procédé aujourd'hui à l'arrestation des nommés Antoine Franzoni, dit Oliva, et Marcel Blanc qui, il y a quelques mois, à Sisteron, étranglèrent et jetèrent dans la Durance leur ami Dusserre. Le vol était le mobile du crime.

LES ORAGES

Lille. — Depuis quelques jours des orages quotidiens éclatent sur notre région, causant par endroits de graves dommages.

Hier soir, pendant un de ces orages, la foudre est tombée sur trois briquetiers qui s'étaient abrités contre un four. L'un d'eux a été tué sur le coup, le second est resté paralysé du côté droit et le dernier, tombé sans connaissance, n'a pu être rappelé à la vie que grâce aux soins les plus énergiques.

Marseille. — Cette nuit, un orage d'une violence extraordinaire a désolé la région et particulièrement les pays déjà éprouvés par le tremblement de terre. La foudre est tombée à Aix où elle a causé d'importants dégâts et blessé un habitant. A Vernègues, à Saint-Canat et sur divers points de la campagne provençale elle a également causé des dommages. A Salon la foudre s'est abattue sur une tente où s'abritaient la famille Jaumont, composée de sept personnes. Le père, sous la commotion électrique, a eu le côté droit du corps paralysé; la femme, qui allaitait le plus jeune enfant, a été brûlée grièvement, tandis que le bébé était indemne.

Il va sans dire que l'orage a eu, d'autre part, pour effet, de terroriser tous les malheureux habitants qui croyaient à un nouveau cataclysme.

LA TYPHOÏDE AU 71^e DE LIGNE

Saint-Brieuc. — Une épidémie de fièvre typhoïde s'est brusquement déclarée. On compte près de cinq cents malades dans la région, 37 militaires du 71^e sont atteints. Cette épidémie est attribuée à une contamination accidentelle de l'eau.

M. Chéron, sous-secrétaire d'Etat à la guerre, aussitôt prévenu, a fait annoncer son arrivée à Saint-Brieuc pour cette nuit même, en compagnie du médecin inspecteur général Vailland, président de la commission technique permanente des maladies contagieuses, et du médecin inspecteur Fèvrier, directeur du service de santé au ministère de la guerre.

Argus.

Le Droit des pauvres et du public

On sait que les directeurs de théâtre ont décidé de changer le mode de perception du droit des pauvres : à partir de la rentrée, cet impôt, qui, jusqu'à présent, était confondu dans le prix de la place, sera perçu séparément.

A ce propos, soit pour critiquer, soit pour justifier cette mesure, on est allé fouiller dans l'arsenal des ordonnances et des décrets de l'Assistance publique, et on en a extrait des documents qui n'ont, en somme, qu'un intérêt historique.

Il ne s'agit pas, en effet, de savoir ce que l'on faisait sous Charles VI, avant ou après la Révolution, mais de voir ce qu'il est équitable de faire aujourd'hui.

La loi de Frimaire an V, qui demeure

la charte du droit des pauvres, veut que tout plaisir ou tout divertissement acquitte ce droit. Or, en fait, aujourd'hui, seul le théâtre le paie.

Cela n'est ni juste ni conforme à l'esprit de la loi.

Eh bien ! la récente décision des directeurs aura, précisément, pour effet d'attirer l'attention du public sur cette injustice et sur cette illégalité. En acquittant lui-même le droit des pauvres, il s'apercevra, enfin, que le théâtre est le seul divertissement, le seul plaisir qui soit frappé. Voilà la vérité.

Il ne s'agit pas, comme le prétendent ceux qui parlent au nom du public — sans l'avoir d'ailleurs consulté — d'une ruse des directeurs, désireux simplement d'augmenter le prix de leurs places. La ruse serait un peu grossière, car, s'il s'agissait d'élever leur tarif, les directeurs auraient pu le faire chaque soir, sans annoncer *urbi et orbi* qu'ils allaient se livrer à cette petite opération de caisse.

D'ailleurs, cette argumentation tombe d'elle-même. Ces gens si bien informés ne vont-ils pas jusqu'à soutenir que si, autrefois, les directeurs décidèrent de supprimer un des deux guichets existants, en ajoutant au prix de la place celui de la redevance de l'Assistance, c'était avec le noir dessein d'en rétablir un aujourd'hui pour le faire disparaître demain et gagner quelque chose à chaque apparition ou disparition de ce guichet-fantôme ?

Je doute fort que les directeurs de 1840 aient eu tant de sollicitude pour de si lointains successeurs.

En réalité, l'existence des deux guichets était une inutile application. Le spectateur qui venait de donner 8 francs pour son fauteuil recevait un coupon, puis il allait à un autre bureau montrer son billet et donnait 80 centimes. Cela occasionnait du désordre et un retard considérable. Aussi, pour simplifier les choses, fut-il décidé que l'on paierait un prix global à un seul bureau.

Ces mêmes inconvénients devraient se reproduire aujourd'hui si l'on revenait simplement à cet ancien système; il serait inutile de tenter à nouveau cette expérience, si l'on n'employait pas, pour la perception du prix de la place et du droit des pauvres, un mécanisme plus ingénieux.

L'année prochaine, on mettra en pratique le mode de perception que nous proposons aujourd'hui si l'on revenait simplement à cet ancien système; il serait inutile de tenter à nouveau cette expérience, si l'on n'employait pas, pour la perception du prix de la place et du droit des pauvres, un mécanisme plus ingénieux.

L'année prochaine, on mettra en pratique le mode de perception que nous proposons aujourd'hui si l'on revenait simplement à cet ancien système; il serait inutile de tenter à nouveau cette expérience, si l'on n'employait pas, pour la perception du prix de la place et du droit des pauvres, un mécanisme plus ingénieux.

Ce timbre, créé par les théâtres, ne sera pas encore, l'an prochain, le timbre de l'Assistance — dans les réformes, les bureaux se hâtent toujours lentement — mais il faut prévoir le jour où l'administration se décidera à le faire sien.

Sous cette forme officielle, il aura plus d'avantages encore, car le public pourra se le procurer hors des théâtres et il aurait ainsi, encore plus nettement, l'impression qu'en allant au spectacle il paie la dime aux malheureux.

Tout cela est très joli, dira-t-on, mais tout cela revient à élever le prix des places, et le théâtre est déjà beaucoup trop cher !

Il n'est pas obligatoire que ce nouveau mode de perception entraîne une augmentation dans le prix des places; les directeurs pourront toujours fixer leur tarif, de telle façon qu'il soit diminué de la différence du droit des 10 0/0.

Dans ce cas, rien ne serait changé si ce n'est, nous le répétons, que le public saura qu'il paie la redevance des pauvres.

TOUT PEUT ARRIVER, DE NOS JOURS, SAUF

une chose qui demeure impossible : supprimer un impôt. Mais ce que l'on peut obtenir, c'est qu'il soit réparti d'une façon plus équitable. Or, en matière de droit des pauvres, on n'arrivera à ce résultat que lorsque le public sera directement intéressé à la question. La création du timbre aura ce bon effet.

A notre époque où l'on parle sans cesse de théâtres populaires, où il n'est pas de coin de verdure qui n'ait son théâtre, de carrière de pierres que l'on ne veuille transformer en scène antique, où, à la Chambre même, se constitue heureusement un groupe de l'Art, ou, enfin, on considère un peu partout le

théâtre comme une école moralisatrice, l'amateur de spectacles finira bien par se demander pourquoi, seul, il paie un impôt de 10 0/0 sur son plaisir, alors que son voisin, lorsqu'il va aux courses, au Concours hippique, dans des expositions, est exonéré de ce droit, contrairement pourtant à ce que veut la loi.

Il exigera alors que ce ne soit pas toujours les mêmes qui paient, et, peut-être, se décidera-t-on, enfin, à l'écouter.

Autre chose : le spectateur payant trouve injuste — et il n'a pas tort — qu'on lui fasse acquitter le droit des pauvres, tandis que le détenteur du billet de faveur est libéré de cette redevance. Il est évident que le billet de faveur devrait être frappé, mais il ne peut l'être que si l'Assistance publique se décide à adopter ce que réclament les directeurs : le timbre.

Sans doute, dans le nouveau règlement que prépare l'administration de l'Assistance, il est un article qui tend à faire prévoir que les billets de faveur seront frappés; mais ils le seront de telle façon que c'est le théâtre qui paiera et non le porteur du billet. De sorte que le directeur, non-seulement donnera des places, mais encore acquittera un impôt pour ces places. On avouera que c'est exagéré.

Il est dit, en effet, dans ce nouveau règlement, qui doit être soumis à l'agrément du préfet de la Seine pour être prochainement mis en vigueur, que tous les billets de faveur ne seront pas frappés, mais seulement ceux correspondant à certaines charges, tels que : billets d'actionnaires, de commanditaires, de bailleurs de fonds. Cela est illogique; il n'y a pas de raisons pour qu'un monsieur qui a mis de l'argent dans une entreprise théâtrale voie frappée d'impôt la place que lui a accordée gracieusement le directeur, alors qu'un autre billet de faveur, donné par ce même directeur à un inconnu, ne l'est pas.

Mais il y a mieux. Dans plusieurs salles, des places sont réservées à la préfecture de police, aux ministères, à la Présidence; eh bien ! c'est pour ces places-là que le directeur devra payer le droit des pauvres; de sorte que, dans un théâtre subventionné, par exemple, lorsque la Présidence de la République ou un ministère quelconque enverra des amis occuper les loges qui leur sont données, c'est encore le directeur qui paiera pour les invités du ministère ou de l'Élysée.

Avec le timbre, toutes ces injustices disparaissent; tous les billets de faveur peuvent être imposés, et ce seront les bénéficiaires qui devront la taxe, proportionnellement au prix de la place occupée.

On me permettra une dernière remarque, qui a trait aux théâtres subventionnés. Ces théâtres sont, pour la plupart, dans une situation très spéciale, astreints à des obligations particulières. Pourront-ils donc, aussi librement que les scènes indépendantes, faire payer en sus du prix du fauteuil le droit des 10 0/0 ? Oui, puisque rien, dans leurs cahiers de charges, ne les en empêche.

Mais, alors, ce serait élever leurs tarifs ?

A cette objection, on peut et on doit répondre qu'avec leurs budgets actuels nos théâtres subventionnés ne peuvent vivre que très difficilement, si on ne se décide pas à augmenter leurs subventions.

Déjà, sous l'Empire, Henri Rochefort raillait cette façon d'accorder une subvention à l'Odéon en la lui représentant sous la forme du droit des pauvres. D'un autre côté, il est peu probable que le Parlement se décide à augmenter ces allocations annuelles. En ne créant pas de difficultés aux théâtres subventionnés, qui seront payer directement au public le droit des pauvres, le gouvernement aura ainsi, en quelque sorte, augmenté, sans nouveaux débours, la subvention de ces théâtres, et ce seront ceux-là mêmes qui auront bénéficié de l'exploitation de ces scènes — leurs spectateurs — qui solderont cette augmentation de subvention.

Ne serait-ce pas assez juste et assez logique ?

Ainsi, somme toute, la plupart des critiques de la réforme projetée ne semblent guère tenir devant l'examen.

L'acquisition directe du droit des pauvres par le public, sous la forme du timbre, aura, en revanche, de multiples avantages, dont le plus grand — on ne saurait trop le répéter — sera de lui faire mieux sentir l'esprit de justice de la loi de frimaire : sur tout plaisir, il faut prélever une part pour ceux à qui la vie a refusé toute joie.

Max Maurey.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir :

— Au Théâtre lyrique municipal (Galté), à 8 h. 1/2, 200^e soirée populaire des Trente Ans de théâtre (tarif populaire des représentations de la Galté lyrique) : *Les Fourberies de Nérine* (Mlle Faber, M. Coste); *Chansons du jour*, par M. Fursy; *Psyché* (Mmes Piérat, Clary, Maille); *La Nuit d'octobre* (M. Mounet-Sully, le Poète; M. Segond-Weber, la Muse); *le Médecin malgré lui* (M. de Férandy jouera Sganarelle; MM. Siblot, Joliet, Falcouner, Hamel; MM. Thérèse Kolb, Lynès, Bérge); Danses par Mlle Cléo de Mérode.

— A l'Opéra, à 8 heures, *Rigoletto*.

— A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, la *Revue* (Mmes Cécile Sorci, Provost, MM. Grand, André Brunot, Paul Numa).

— A l'Opéra-Comique, à 8 h. 3/4, la *Traviata* (Mlle Lipkowska, en représentations; MM. Léon Beyle et Delvoye).

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 8 h. 1/2, la *Sorcière*, de Victorien Sardou (Mme Blanche Duvall, MM. Decour, Chamero, Maxudian).

Aux Variétés, à neuf heures moins dix, exactement, le *Boi* (M. de Max, dans le rôle du Roi; Mlle Diéterle; MM. Prince, Dieudonné, André Simon, Carpentier, Avelot, Roche; Mlle Chapelas, Harnold, Debacquer, etc., etc.). A 11 heures, au 3^e acte, la *Réception* officielle.

On commencera à 8 h. 1/4 par *Un mari trop malin*.

— Au théâtre Michel, à 9 h. 1/4, suite des représentations de Mme Magdeleine. Au programme :

Vesper (A. Mustel); M. J. Bizet; *Scène d'opéra* (M. Joffroy; *Les Trois Hussards* (Nadadi); M. André; *Henry VIII* (Saint-Seins); M. André Mazens; *les Deux Bons Vieux* (Grimaldi); M. Miller.

Tannhäuser, choré des Pélérins (Wagner); M. J. Bizet; *Sérénade* (M. Cantarel); *a) L'opéra*; *b) Bourrée* (Krebs); M. J. Bizet; *Largo* (Hændel); M. J. Bizet et Cantarel; *le Père la Victoire* (Delorme); M. Miller.

Dernière levée, revue de M. Dominique Bonnaud, interprétée par Mme et M. Depas; *le Mari en bois* (Mlle Danjou, MM. André et Miller).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *le Testament*, la *Grande Mort*, *le Bec de gaz*, *Depuis six mois*, *le Jeu de l'Amour et des Beaux-Arts*, le *Député de la 3^e section*.

Mlle Selma Kuzel chantera, ce soir, pour la dernière fois, *Rigoletto* à l'Opéra. L'émminente cantatrice sera dignement entourée; c'est, en effet, M. Noté qui interprétera Rigoletto, un de ses plus grands succès. M. Dubois chantera le rôle du duc; M. Boyer de Laforêt, MM. Grosse et Lequien, Mmes Gouloucaire et Courbier, MM. Triadou, Deloncle, Mme Dupire sont également de la distribution.

Mlle Khesinska, l'étoile de l'Opéra impérial de Saint-Petersbourg, dansera *Coppélia* pour la dernière fois aussi, avec son habituel partenaire, M. Legat. On devine l'éclat qu'aura la représentation.

Hier :

La *Flûte enchantée*, interprétée par Mlle Marguerite Carré, a réalisé, hier, à l'Opéra-Comique, une recette qui dépassait 8.000 fr. Rappelons que le chef-d'œuvre de Mozart ne sera plus chanté qu'une fois cette saison, salle Favart. Mercredi prochain, 30 juin, il clôturera dignement l'admirable saison de l'Opéra-Comique.

La tournée que Mme Sarah Bernhardt a faite, en France, de la *Dame aux camélias* Cauchie, hier soir, l'illustre artiste était accueillie à Saumur par une salle comble et enthousiaste; elle sera de retour à Paris le 28 ou le 29.

Comme M. Gémier, Mme Sarah Bernhardt fait sa tournée en automobile; elle se déclare enchantée de ce mode de locomotion.

M. Alfred Bloch, le nouvel et sympathique agent général de la Société des auteurs (agence Pellorin), vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, décédée hier matin, à l'âge de soixante-quatorze ans, à son domicile, 9, rue Viollet-le-Duc.

Les obsèques auront lieu au cimetière Montparnasse, dimanche matin. On se réunira à la maison mortuaire, à dix heures.

Demain :

Le *Clown* est affiché pour demain soir, à l'Opéra-Comique. Le bel ouvrage de M. I. de Camondo sera interprété par Mlle B. Lamare, MM. Salignac, Jean Périer, Allard. Il sera accompagné sur l'affiche par les *Armadils*. Interprètes : Mlle Lucy Vanthrin, MM. Francell et Ghasne.

L'administration de la « Maison de Balzac » annonce pour demain, dans le théâtre de M. Louis Mors, rue des Maronniers, une représentation dont le programme comprendra : *la Peau de Chagrin*; un a-propos poétique : *De la tombe à l'immortalité*, et une partie musicale importante.

Au jour le jour :

La dernière matinée du jeudi sera donnée le 1^{er} juillet, à la Comédie-Française; les mati-

nées du dimanche continueront vraisemblablement jusqu'au 14.

M. Jacques Guillemin continuera ses débuts, à la Comédie-Française, dans le rôle de Clitandre des *Femmes savantes* qui feront afficher avec la *Veille du bonheur* et le *Stradivarius*.

Les recettes de la *Revue* s'accroissent à chaque représentation. Avant-hier mercredi, elle atteignait 5.200 francs. A ce jour, par la location d'avance, ce chiffre sera encore dépassé ce soir.

Au théâtre Apollo, le total des recettes de la *Veuve joyeuse* dépasse depuis avant-hier la somme de cinq cent mille francs, et ce chiffre extraordinaire a été réalisé en soixante-deux représentations. Malgré l'époque avancée de la saison, la célèbre opérette jouée par tous ses créateurs, et à leur tête par miss Constance Drever, Mlle Thérèse Cernay, M. Gallipaux, Defreyn, Casella, Sadaïra, etc., attire tous les soirs un public aussi nombreux qu'éloquent, et les soirées du théâtre Apollo ressemblent à de véritables galas. D'ores et déjà, il est certain que la *Veuve joyeuse* accomplira à Paris la même triomphale carrière qu'à l'étranger.

Les représentations de la *Veuve joyeuse* n'en seront pas moins interrompues d'ici peu de jours jusqu'en septembre prochain. M. Alphonse Franck a décidé, en effet, de faire encore au théâtre Apollo, déjà si confortable, d'importants travaux qui exigeront une clôture de plus de deux mois.

Le balcon, un peu trop en retrait, s'avancera tout autour de près de deux mètres, ce qui permettra d'y établir d'excellents et nombreux fauteuils. Le nombre des places à bon marché sera aussi sensiblement augmenté.

Mlle Flore Berges, la jeune artiste applaudie sur plusieurs scènes parisiennes et remarquée dernièrement encore à la Porte-Saint-Martin, dans la *Pierre de lune*, vient d'être nommée officier d'académie.

En même temps qu'elle fait sa belle comble, la très amusante pièce de M. Georges Feytaud, vient d'être représentée, avec un succès triomphal, à Hambourg.

Le Comité de la Société des Grandes Auditions musicales de France, dont la présidence est Mme la comtesse Greffulhe, s'est réuni avant-hier matin, au château de Bagatelle, pour arrêter les dernières dispositions relatives à la 14^e édition.

On sait que M. Van Dyck et Mme Litvinne doivent chanter dans le jardin de Bagatelle le *Venusberg* du *Tannhäuser*, avec le concours des chœurs, du corps de ballet et de l'orchestre de l'Opéra, sous la direction de M. André Messager; on donnera en outre la première représentation d'*Anacréon*, œuvre inconnue du grand maître Rameau, sous la direction de M. Charles Bordes, de la Schola Cantorum.

Le comité n'a pas hésité devant les plus grands sacrifices pour représenter dignement les deux chefs-d'œuvre. Des travaux importants et très délicats ont été menés à bien pour obtenir une lumière satisfaisante.

La grande républicaine, sous la direction de M. Gabriel Parès, prêtera son concours à cette soirée.

Le public s'attend à des merveilles. Il ne sera pas déçu; à noter toutefois qu'on ne vendra pas de billets au château de Bagatelle le soir de la représentation. Les personnes qui n'appartiennent pas à la Société des Grandes Auditions musicales de France doivent se procurer à l'avance, soit chez Ritz, soit à l'Ambulance-Club, soit au Pavillon de Hanovre, soit chez Durand, les quelques cartes privilégiées que l'on met en vente au prix de 40 francs, au bénéfice de l'Assistance par le travail.

Continuant ses engagements pour le théâtre Michel de Saint-Petersbourg, M. Ad. Candé vient d'engager Mlle Lauzières pour la saison prochaine. C'est, pour la charmante artiste, la dernière consécration d'un jeune et souple talent que la critique a déjà signalé à l'Athénée, au Gymnase et, dernièrement, au théâtre Réjane.

A l'occasion des fêtes de Shakespeare, l'Angleterre convie aux fêtes de Stratford-sur-Avon les lettrés du monde entier. L'Allemagne notamment y sera représentée par une compagnie d'artistes spécialement voués à l'interprétation des œuvres de Shakespeare (comme l'est, en Angleterre, la « Benson's Company ») dont nous parlions ici-même, naguère). La France, elle, ne dispose d'aucune organisation de ce genre.

C'est pour combler cette lacune qu'un comité d'études grouper, en ce moment, une élite d'artistes nouveaux, et qui seront particulièrement aptes à ces difficultés et spéciales assimilation.

De l'hiver à l'été prochain, deux fois par mois, les jeudis, en matinée, cette compagnie fournira un cycle de douze grands spectacles ainsi compris :

1^o Une causerie de commentaires et de documentations avec définition des grands symboles shakespeariens par M. Camille de Saint-Croix.

2^o La représentation d'une des douze œuvres maîtresses, d'après la traduction intégrale de Georges Duval, par les artistes spéciaux, sous la conduite de M. Charles Lenor-

Feuilleton du FIGARO du 25 juin

La Mode et la Grande semaine

Les incidents burlesques et regrettables qui ont marqué la réunion de dimanche à Auteuil ont inspiré, avec le mauvais temps qui a attristé la Grande Course de Haies de mercredi, pour désoler les Parisiennes qui, si gentiment, se préparaient à triompher dans leurs ravissants atours, et à nous faire la surprise des dernières créations de nos plus célèbres couturiers.

Ceux qui prétendent qu'on ne s'habille plus pour les Grands Prix auraient été vite démentis, je vous prie de le croire, en cette réunion du dimanche, si l'attente, la colère, l'inquiétude n'avaient pas retenu leurs regards vers le spectacle bien moins gai de quelques lads en révolte ! Ces hommes d'écure sont de grands coupables : à cause d'eux on n'a guère prêté attention à la joliesse des femmes, à la grâce des toilettes, non plus qu'à la sensationnelle apparition de tel ou tel modèle destiné à révolutionner la mode.

Néanmoins, même en temps de révolution — ou de révolutionnette — la coquetterie féminine ne perd jamais ses droits; et la chroniqueuse n'oublie jamais son devoir, qui est de tout voir et de tout décrire, même et surtout quand les circonstances n'ont pas permis aux humbles mortels d'apercevoir les merveilles de la mode.

Je puis donc vous signaler les ravissantes créations de Martial et Armand

d'un parisianisme raffiné en même temps que d'une originalité exquise. Leur dernière trouvaille consistait en une robe de mousseline d'une légèreté in-



